



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N^o 3.

1^{er} MARS 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

(Suite)

XVII

Nous pouvons répéter, ici, au sujet de la phase historique appelée Renaissance, ce que nous avons dit du Moyen Âge et du cadre dans lequel on a coutume de l'enfermer arbitrairement. La vaste trame de l'histoire forme

un rouleau sans fin qui se déploie et s'allonge, sans que les divers chapitres dont elle se compose soient séparés les uns des autres par des barres de séparation. Le flot coule, les événements s'enchaînent et se répètent parfois, en dépit des progrès d'une lente, trop lente évolution, ainsi que nous pouvons le constater, hélas ! en voyant, bien après l'année 1453, en pleine Renaissance, tout comme au Moyen Age, se renouveler haines fanatiques, crimes religieux, iniquités politiques et scandales déconcertants.

La Renaissance a précédé la Réforme au point de vue chronologique ; mais, en réalité, leur double action s'est effectuée dans l'unité d'une évolution commune. La Renaissance fut païenne, la Réforme chrétienne — disons plutôt juive — de telle sorte que Paganisme et Judaïsme servirent de base au monde nouveau émergeant d'un passé qui paraissait s'être éteint pour jamais.

La poésie et l'art, avant-coureurs du progrès, s'enveloppant dans les plis de la bannière chrétienne, furent acceptés par les papes qui persistaient à se croire chrétiens, eux aussi. Certains rois suivirent leur exemple, mais il ne faut pas se fier à ces prétendus restaurateurs des lettres, des arts et de la civilisation... Etienne Dolet et Giordano Bruno en ont fait la douloureuse expérience, Giordano surtout qui, brûlé plus de cinquante ans après le premier, fut envoyé au supplice, non point tant parce qu'il était accusé de croire à la pluralité des mondes, que parce qu'il s'était indigné de ne trouver que scepticisme sous « l'hypocrisie de croyances fausses et simulées sous le manteau d'une prétendue orthodoxie dogmatique n'ayant ni foi, ni moralité. »

La rénovation de la Renaissance se manifesta tout d'abord en Italie, sous le souffle de ses poètes : Pétrarque, Boccace et le Dante auxquels devaient succéder plus tard l'Arioste et le Tasse. Ce n'étaient pas seulement des marchandises de l'Orient qu'apportaient à Rome les vaisseaux des armateurs et des négociants italiens, en tête desquels figuraient les principaux membres de l'opulente famille des Médicis, mais bien encore des bibliothèques entières, d'anciens et précieux papyrus, sans compter nombre de savants, de philosophes, de poètes et d'artistes qui, fuyant devant les hordes de Mahomet II, maîtresses de Constantinople, vinrent se réfugier en Occident, où s'ouvrirent sans tarder leurs écoles, leurs chaires et leurs ateliers.

Ce fut tout d'abord l'Italie qui leur fit bon accueil, puis la France qui suivit de près son exemple. Sous le couvert de questions politiques diverses et plus ou moins intempestives, voici Charles VIII, puis Louis XII, puis François I^{er}, qui amènent en Italie leurs armées successives, dans un but avoué de conquêtes, mais qui, dans une série d'expéditions médiocrement fructueuses, furent conquises elles-mêmes. A défaut des provinces et des villes qui lui échappent, François I^{er} prend à l'Italie la fleur de ses artistes, en

même temps — que n'a-t-il échoué dans cette néfaste conquête ! — en même temps qu'il donne pour femme à son fils Henri II, la fille de Laurent II de Médicis, Catherine, l'astucieuse et vindicative Florentine, la tragique organisatrice des massacres de la Saint-Barthélemy.

Qu'importaient, en somme, ces modifications purement artistiques ou littéraires, c'est-à-dire superficielles, d'une civilisation déjà corrompue jusqu'en ses moelles et qui n'en fut améliorée ni dans ses mœurs, ni dans sa conscience ? Simple vernis brillant sous lequel persistaient les tares. « Si les Italiens sont méchants et cruels, dit Machiavel dans son *Discours sur Tite-Live*, on doit imputer cela à la religion et aux prêtres. »

Pour qu'un peuple s'amende, il faut que le fait d'une contrition réelle parte des couches élevées de la société. Ces papes lettrés et dilettantes semblaient, en s'éclairant, se corrompre encore davantage, maintenant avec obstination les simulacres d'une foi qu'ils avaient perdue depuis longtemps — en supposant même qu'ils l'eussent jamais possédée. Léon X nous a cyniquement révélé le fond de son âme gangrenée. Les autres, plus prudents et circonspects, sans doute, en valaient-ils davantage ? Tous, sceptiques ou non, ne songent qu'à s'enrichir et dansent, sans vergogne, autour de l'impérissable statue du veau d'or. Toujours à court d'argent, en dépit de leurs revenus de satrapes, c'était à des prix fabuleux que ces grands négociants d'indulgences vendaient, aux prélats ambitieux de leur entourage, le chapeau rouge de cardinal, et, d'autre part, c'était avec une magistrature impudeur, qu'ils pratiquaient le népotisme le plus scandaleux. Paul III nomme son fils naturel, Pierre Louis, gonfalonier de l'Église et fait cardinal son petit-fils, Alexandre Farnèse, âgé de quatorze ans ! « Il n'y avait, en ce temps-là, dit l'historien Bernard Segni, nulle infamie pour un pape d'avoir des bâtards et de les enrichir par toutes sortes de voies. Au contraire, on l'en estimait plus prudent et doué d'une politique plus profonde. » — Voilà l'unité chrétienne établie dans le monde latin par les papes de la Renaissance : l'unité de perversion et d'immoralité !

Toujours est-il, on ne saurait le contredire, que le paganisme catholique — bien plus proche parent qu'on ne se l'imagine du véritable paganisme — ouvrit largement ses portes à l'art antique ressuscité. Il lui livra ses églises, lui fit peindre ses madones, sculpter ses tombeaux, construire ses cathédrales. Peintres, statuaires, architectes, parfois les trois n'en faisant qu'un — tel l'illustre Michel-Ange — réalisant inconsciemment ou non la synthèse de l'art dans sa généralité, faisaient fraterniser le moderne avec l'antique, mêlaient, confondaient parfois les déesses de l'Olympe avec la Vierge immaculée ou les Saintes du paradis. La Beauté, se disaient-ils sans doute, n'a pas de patrie qui lui soit propre, elle est cosmopolite de sa nature... et c'est ainsi, au bénéfice du culte catholique et dans l'intérêt tout spécial de

l'Église, que furent amalgamées, par les artistes croyants ou sceptiques, les réminiscences païennes avec des inspirations bénévolement qualifiées de chrétiennes.

L'on aurait tort de s'en plaindre, après tout, car, avec cette résurrection de l'art, marchait de pair une autre résurrection, dans le courant de laquelle était entraînée l'humanité vers d'ultérieures et plus hautes destinées. Tout se tient et s'enchaîne dans la spirale ascendante du progrès universel.

La renaissance des lettres dans l'Italie catholique — mieux vaudrait dire leur naissance réelle — a commencé par la *Divine Comédie*. Le Dante et Pétrarque ont fait la langue italienne. De l'*olla-podrida* du Moyen Age, où furent repêchées des bribes de vieux latin décomposé, sortit pour nous la langue des Rabelais, des Ronsard, des Montaigne, alors que dans le merveilleux essor que lui donna l'imprimerie, l'étude des littératures anciennes vint aider puissamment à la formation des littératures modernes qui s'en inspirent encore...

Mais il n'est que temps de s'arrêter, ici, n'est-ce pas ? J'entends fort bien l'objection du lecteur :

— Ne déraisonnez-vous pas quelque peu ? me demande-t-il avec une ironie plus ou moins déguisée. C'est de l'évolution du Christianisme qu'il s'agit, ici, ce me semble et non de l'évolution des arts et des littératures.

— Du Christianisme ! dites-nous... Mais depuis combien de temps, hélas ! l'avons-nous laissé en chemin ? L'histoire de l'Église, l'histoire de la papauté, est-ce du Christianisme tout cela ? Il nous fallait bien, cependant, parcourir le stade historique, suivre les événements qui s'y sont déroulés dans leur ordre chronologique et contrôler ce que nous présentaient et cette Église et cette papauté sous l'audacieuse étiquette de « Religion Chrétienne ». Et ce contrôle nous l'avons fait, suivant la recommandation expresse de l'Apôtre nous disant et nous répétant à diverses reprises : « Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon »... et de ce contrôle qu'est-il résulté ? Ceci entre autres choses, c'est que le Vatican est incommensurablement loin de la Montagne des Oliviers.

Là-bas, rien qu'une pure et simple doctrine, la doctrine de l'amour, la bonne nouvelle apportée par Celui-là même qui, connaissant mieux que personne le Père de Miséricorde, venait nous dire de sa part que nous sommes ses enfants bien-aimés, que nous sommes de race divine — alors, qu'ici, dans l'enceinte de la Rome papale... Ah ! vous le connaissez bien l'arsenal de ces dogmes incompréhensibles, désespérants, tous issus de ces extravagants conciles qui semblent s'être fait un plaisir démoniaque de voiler, d'obscurcir, de défigurer la sublime et divine Vérité !

Voulez-vous que nous passions en revue quelques-uns de ces dogmes impies pour les comparer à ce qu'ils ont travesti de si navrante façon, au détriment des croyants sincères, mais naïfs et incapables de constater combien profonde et parfois criminelle est la sophistication du Christianisme spiritualiste, par l'Église systématiquement corruptrice ?

Eh bien, soit. Étudions les plus importants d'entre eux. Nous en avons déjà parlé dans quelques-uns des articles qui, à diverses époques, ont paru dans cette Revue, mais il peut être profitable d'en résumer les conclusions dernières, ne fut-ce que pour réconforter certaines âmes qui doutent peut-être encore et que ce doute fait souffrir.

Commençons par l'étude du dogme capital qui, en raison de sa nature même, forme pour ainsi dire la clef de voûte de l'édifice ecclésiastique, c'est-à-dire :

LA RÉDEMPTION

Ce qu'on appelle de ce nom, dans la doctrine chrétienne, se base essentiellement sur l'un des aspects de la vie du Christ dont nous avons étudié la triple personnalité. Ces aspects, dans les enseignements exotériques, ne semblent se rapporter qu'à la personne du Christ, alors que dans la doctrine ésotérique, ils s'appliquent à Lui assurément, puisque dans leur sens le plus étendu et le plus profond, ils font partie des modes d'action du Logos et de ceux qu'il a délégués pour l'accomplissement de l'œuvre universelle de l'évolution.... Mais ils ne sont présentés que par « reflet » dans la personnalité du Christ, l'un de ces délégués.

C'est en raison de son importance capitale qu'il importe d'étudier, tout d'abord, cette doctrine défigurée de la rédemption qui, par sa révoltante injustice, a non seulement provoqué les plus violentes attaques de la part des gens du dehors que cette doctrine scandalise, mais qui encore, dans le monde chrétien lui-même, a fait le tourment de tant de consciences droites et de cœurs ulcérés. — « Quoi ! se sont dit ces croyants, récalcitrants en dépit d'eux-mêmes, ce ne serait donc que par le sang du Juste que je pourrais être « blanchi » comme disent les doctrinaires et ce serait un Dieu « juste » qu'il faudrait rendre responsable d'une pareille monstruosité ?... Non, non, jamais et plutôt que d'accepter une aussi blasphématoire hypothèse, cherchons-en, non certes la justification, mais tout au moins l'explication, dans le fait que certains textes mystiques ou symboliques ont été insuffisamment compris, voire même *tordus*, ainsi que s'exprime saint Pierre, faisant allusion à certains passages difficiles à comprendre des épîtres de saint Paul (II, Pierre, III, 15 et 16). »

Tordus... à coup sûr ils l'ont été, ces textes qui nous parlent de l'assimi-

lation du Christ avec les pécheurs les plus coupables, plus encore, d'une identification poussée à un tel degré, qu'elle a amené la *substitution* juridique du Juste, à ceux dont il est censé avoir expié les péchés.

A-t-on jamais trouvé, dans la Bible d'une religion quelconque, dans le code d'un culte pour aussi barbare qu'il soit, un assemblage plus extraordinaire d'idées et de conceptions reposant toutes sur une plus révoltante iniquité ?

Voici, d'une part, un coupable, le plus grand des coupables, si l'on veut, débiteur d'une dette énorme et qui, sans justification d'aucune sorte, est introduit dans le paradis.

Voilà, d'autre part, un dieu vindicatif, créancier sans entrailles, Moloch sanguinaire, emprunté sans doute aux Phéniciens ou aux Carthaginois qui, pour se « dédommager » d'avoir laissé passer par la porte des élus un débiteur qui n'avait rien payé pour cela, s'en « indemnise » en livrant au dernier supplice le Juste, le Pur par excellence... et qui n'est autre que son propre Fils dont il exige le sang pour rançon !

Ce n'est pas tout encore. Dans ce programme incohérent, il est une clause spéciale, un article additionnel, en vertu duquel ne seront sauvés que ceux qui, de toute éternité, ont été prédestinés aux félicités célestes. Or, si le sang du Rédempteur n'est d'aucune utilité pour tous ceux qui, d'avance, étaient assurés de leur salut, pourquoi donc l'avoir répandu, ce sang précieux, alors qu'il est, d'autre part, des myriades d'âmes qui, nées en dehors du monde chrétien, ne peuvent et ne pourront jamais se réclamer des bénéfices de cette rédemption... demeurant de la sorte partielle et même insuffisante en des cas si nombreux ?

Sommes-nous au bout des bizarreries de ce dogme ? Nullement. S'il est entendu — n'est-ce pas l'Église qui nous le déclare ? — qu'il suffit au plus coupable des pécheurs, pour entrer au céleste séjour, d'être aspergé à son heure dernière par l'huile sainte de son confesseur, représentant de Dieu lui-même, de quelle utilité seront, pour les progrès de son évolution, les bénéfices de ce salut par délégation, de cette expiation effectuée par un autre et à laquelle il n'a pris aucune part ? Qu'il pèche donc sans soucis, ni crainte, ni remords, d'un bout de sa vie à l'autre, qu'il use et abuse de cette matière dont il est l'esclave, les saintes huiles sont, là-bas, qui l'attendent sur sa couche mortelle... N'est-ce pas le prêtre qui tient les clefs du paradis ? — Étrange, scandaleuse réconciliation d'une humanité souillée de crimes, avec cette divinité courroucée mais fantasque dont la colère, épargnant le coupable, se déverse aveuglément, furieusement, sur la tête de Celui que jamais n'effleura le péché !

Eh bien, la voilà, la doctrine de la Rédemption inventée par l'âme noire de ces prêtres qui, hantés par les souvenirs ataviques de leurs ancêtres,

anciens sacrificateurs juifs, croyaient comme eux que l'on ne pouvait apaiser leur Jéhovah que par les flots de sang dont ils inondaient les autels.

Après les inventeurs du dogme vinrent les docteurs qui, ayant totalement perdu le sens des vérités spirituelles, commentèrent ce dogme et le manipulèrent à leur façon, ainsi que le fit plus tard Anselme, archevêque de Cantorbéry qui, au ^x^e siècle, dans son *Cur Deus homo*, donna un corps à l'idée du « Plan de la rédemption » — œuvre néfaste, s'il en fut jamais. Ce ne fut, à la vérité, qu'avec une certaine lenteur que se répandit la nouvelle doctrine dans la théologie chrétienne, mais elle s'y établit universellement, dès le jour où elle reçut, à titre de garantie, le sceau de l'Église romaine... infallible, ainsi que chacun sait.

Universellement, avons-nous dit, et ce qui le prouve, c'est qu'à l'époque de la Réforme — bien insuffisante, à la vérité — Protestants et Catholiques voyaient, dans la rédemption opérée par le Christ, un remplacement, une substitution complète de l'homme pécheur par le Fils injustement, iniquement crucifié. Dans sa fougue iconoclaste qui lui mettait un bandeau sur les yeux, le pauvre Luther quitta la voie royale du spiritualisme et s'enliza dans les fondrières. « Christ, s'écria-t-il dans sa conviction farouche, a effectivement éprouvé pour toute l'humanité la colère de Dieu, la malédiction et la mort » — paroles de moine mal dégrossi, dans le cœur duquel n'avait pu s'épanouir la divine fleur d'amour dont le parfum flotta quelque temps — trop peu de temps ! — sur la terre galiléenne.

Et, dès lors, le branle fut donné et dans quelle mesure hideuse et révoltante ! C'est à qui mieux mieux et en renchérissant les uns sur les autres, que répètent et aggravent la blasphématoire déclaration, les Flavel, les Anglicans orthodoxes, les Owen, les Stroud, les Dwight, les Liddon et autres énergumènes qui, dans leur joie égoïste et lâche d'être sauvés par un autre, commentent, avec une sorte de rage qu'ils croient pieuse, sans doute, le texte défiguré et ne parlent que de la colère de Dieu, de sa soif de vengeance, de sa justice implacable et de l'ardeur inextinguible de son juste courroux... Comment donc ces gens-là osent-ils parler de justice ?

Et si quelques croyants moins fanatiques, tels que le théologien Edwards, par exemple, auquel se joignent la plupart des Calvinistes, comprennent toute l'injustice du fait que le péché soit deux fois puni et les supplices de l'enfer deux fois infligés — d'abord en Jésus, remplaçant l'humanité entière, puis à la plus grande partie de cette humanité elle-même regardée comme perdue — ces croyants, relativement modérés, disons-nous, se croient obligés de réserver la rédemption pour les élus seuls, prédestinés au paradis... Qui donc ne voit l'insuffisance de cette tentative de justification ?

Contre ce débordement de fureurs orthodoxes ont vainement protesté quelques chrétiens véritablement religieux, tels entre autres que les docteurs

Campbell et F.-D. Maurice, ils n'ont pu barrer la route au torrent dont l'écume sainte ondule et bouillonne autour des parvis où se maintient la Foi dans son aveugle intransigeance.

Laissons donc ces fanatiques irréductibles et pour l'édification des âmes pures et sereines, étudions de plus près le plan grandiose de la véritable Rédemption ésotériquement comprise.

Ce qu'il faut savoir et ne jamais oublier, c'est qu'il est, à la base de ce plan divin, une idée, une vérité, un fait d'une telle importance qu'ils servent d'assise fondamentale à l'édifice entier. Les Instruteurs qui se sont succédé depuis des milliers d'années, depuis les Krishna, les Manou et les Bouddha, jusqu'au dernier d'entre eux, notre Christ qui, à coup sûr, est l'un des plus grands, tous, disons-nous, n'ont cessé de répéter que l'Essence divine a pour principe constitutif l'Amour. Or, l'Amour a pour complément homologue et similaire, le renoncement. Amour et renoncement sont essentiellement connexes et se trouvent dans un rapport d'équivalence absolue. Aimer, c'est être en mesure de renoncer à soi et de se sacrifier pour l'être aimé, et comme il arrive que toute manifestation divine à l'égard de l'humanité s'exprime essentiellement par l'amour, il arrive, par suite, que tous les systèmes religieux ont spontanément adopté pour principe intuitif, semble-t-il, une idée de renoncement, autrement dit une sorte de loi — la Loi du sacrifice.

Cette grande et sublime Loi préside à notre système cosmique, ainsi qu'à tous les autres, car elle est la base de tous les univers, en ce sens qu'elle forme partie intégrante de l'œuvre par excellence, de l'œuvre universelle qui s'appelle l'évolution des êtres. Et c'est pourquoi toutes les grandes religions du monde déclarent que l'univers a pris naissance par un acte de sacrifice, acte dont l'idée génératrice s'est incorporée dans leurs rites les plus solennels. Toute création, disent les Indous, a pour « aurore » un sacrifice, car rien ne pourrait se manifester, si cet acte n'était accompli par la Divinité. Zoroastre, de son côté, enseignait que c'est par cet acte que se manifesta la Divinité, pour l'irradiation de l'Existence illimitée, incompréhensible, dont les Univers sont emplis. Dans la religion chrétienne, enfin, nous retrouvons la même idée dans la phrase caractéristique : *l'Agneau immolé dès la fondation du monde*, expression tout d'abord énigmatique, mais qui s'explique sans peine par le fait que c'est à l'origine des choses que s'effectue l'indispensable sacrifice divin, auquel pourrait être donné le nom plus exact de « Loi de la manifestation » ou bien encore « Loi de l'Amour » « Loi de la Vie ».

Ne savons-nous pas — on l'a dit et répété bien des fois — que la succession des vies ne s'opère que par la succession de morts apparentes ? C'est en se désagrégeant, que les minéraux nourrissent les plantes dont les tissus

dissociés servent de nourriture aux animaux, alors que l'homme, en raison de ses besoins multiples et de ses appétits insatiables, met en exploitation tous les règnes de la nature... jusqu'à ce qu'enfin les formes supérieures se désagrégant à leur tour, viennent restituer leurs éléments constitutifs aux règnes inférieurs qui en avaient été dépouillés.

C'est donc ainsi que se multiplient les sacrifices, mais pour que se réalise le progrès véritable résultant de l'application de la grande Loi d'Amour, il faut que ces sacrifices, tout d'abord inconscients et généralement imposés par la force, deviennent volontaires et soient librement accomplis. Or, si le monde est l'œuvre de la Personnalité divine appelée Logos et si le progrès des évolutions, tant générales que particulières, a pour loi ce sacrifice dont nous avons montré l'universalité, il faut bien qu'elle se rattache à la nature du Logos, cette Loi dont l'Essence divine est la source et dont ce Logos lui-même est l'Agent par excellence, alors que pour se manifester, il est contraint de se soumettre à une certaine « épreuve », à laquelle sont faites de continuelles allusions.

Quelle est-elle donc cette épreuve dont se font difficilement une idée les lecteurs non prévenus? Ce qu'on entend par là, en langage ésotérique, c'est ce fait que pour se manifester, il faut que l'Être essentiellement inconnaissable, que l'Un, comme le désignaient les Gnostiques et qui, dans son Unité, embrasse l'Universalité des êtres et des choses, se restreigne, se limite, pour ainsi dire et devienne un Foyer, d'où ont jailli et jailliront, par myriades de myriades, des vies avec lesquelles il partagera sa béatitude divine, alors qu'elles se seront « individualisées » par les épreuves de l'évolution.

Or, n'est-ce pas là un acte de substitution véritable accompli par l'Amour suprême qui, renonçant à son intangible indépendance, s'extériorise et se personnifie, semble-t-il, pour s'entourer de vies filiales? Mystère ineffable, c'est l'Absolu qui descend jusqu'à la contingence, c'est l'Infini qui s'associe au fini et en accepte les infériorités... c'est en un mot, mot troublant et attendrissant, le PÈRE CÉLESTE qui se crée une famille divine! — Voilà ce que les religions appellent le « Sacrifice » et ce qu'il faut pour que ce Sacrifice atteigne à l'idéal du renoncement, c'est, nous l'avons dit, qu'il devienne volontaire. — Et c'est ici, dans ces régions transcendantes, que se manifeste l'insondable profondeur de l'Amour qui librement, gratuitement se donne!

Que nous dit-on de plus? C'est qu'à l'aurore du jour où le deuxième Logos appelé le Fils quitte le sein du Père, pour accomplir l'acte solennel de la Création, il se façonne comme une sorte de sphère circonscrivant la Vie divine, orbe radieux où la substance spirituelle s'entoure d'une enveloppe de matière, sous le voile de laquelle s'opère la naissance du Fils dans le sein de Maïa ou Matière universelle, Mère des mondes — mais symboliquement personnifiée par la « Vierge Marie » dans la terminologie de la dog-

matique ecclésiastique... chose véritablement étrange, il faut bien l'avouer.

Voilà le sacrifice accompli; voilà l'Esprit incarné dans la matière qui l'enveloppe, où il semble mourir... mourir par crucifixion. Et c'est ici que se révèle à nous la véritable origine du symbole de la Croix, signe non pas seulement chrétien, comme on se l'imagine, mais signe universel, représenté tantôt par la croix dite Grecque, aux quatre bras égaux, tantôt par la croix Latine représentant l'Homme céleste, aux deux bras horizontalement étendus. Oui, signe universel. L'on remplirait des pages entières, nous affirment les auteurs, par la liste complète des pays où l'on rencontre le symbole de la croix, depuis l'Égypte, la Phénicie, la Perse, la Babylonie, l'Inde et la Chine, jusqu'aux Étrusques de l'ancienne Italie et les races préhistoriques de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne et de l'Amérique.

Signe auguste et combien suggestif, lorsqu'on en étudie la figure antique et les métamorphoses. En remontant dans les ténèbres d'un passé de profondeur immense, de savants investigateurs — nous répétons ce paragraphe cité dans un article précédent — de savants investigateurs recherchant les origines du crucifix, s'attendaient à voir disparaître la forme humaine du crucifié, laissant isolé l'instrument du supplice qu'ils supposaient être l'emblème de l'idée primitive; mais quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'au contraire ils virent, dans les images de plus en plus anciennes, la croix elle-même disparaître et laisser la forme humaine planant seule dans l'espace.

Cette forme représentait bien encore l'idée du sacrifice, mais combien glorieusement et spirituellement transfiguré! Plus de tristesse, plus de souffrance, sur cette figure radieuse, mais tout au contraire l'expression de la joie la plus pure, la joie transcendante et divine du don spontané de soi-même. Ce n'était nullement le crucifié maudit par Dieu et outragé par les hommes, mais bien l'Homme céleste, debout dans l'étendue, les bras levés en un large geste de bénédiction, prodiguant ses bienfaits à l'humanité entière sur laquelle il épanche son amour, d'un bout à l'autre du champ de vie qu'il a créé, qu'il pénètre et qu'il soutient par sa puissance.

Que conclure de tout cela sinon, que dès les temps les plus reculés, le supplice de la croix représenta le sacrifice de l'esprit « crucifié », pour ainsi dire, dans la matière qui l'enveloppe et le maîtrise. Rien n'était dès lors plus naturel que de symboliser, par un corps d'homme lié sur une croix, le supplice moral de l'Homme-Dieu s'incarnant sur notre terre... Est-il nécessaire d'ajouter, observent certains auteurs, que la couronne d'épines, les clous, le sang, les blessures et autres révoltantes laideurs du drame messianique, ne sont que des additions dues à l'imagination surexcitée des narrateurs matérialistes qui n'avaient ni l'intelligence, ni l'instruc-

tion nécessaires, pour apprécier dans sa spiritualité la grandiose signification de l'allégorie originelle ?

Ce qui semble justifier cette allégation, c'est qu'en dépit des déformations dont cette allégorie a été l'objet, beaucoup d'écrivains chrétiens primitifs en ont compris le sens véritable. Dans les actes de Judas Thomas, entre autres, on trouve une description du Christ glorieux, en même temps que la vision splendide d'une croix de lumière, au travers de laquelle transparaissent tous les mondes manifestés, dans le rayonnement du Délégué céleste qui pénètre toutes choses de sa vie spirituelle. Ce fait, à lui seul, prouve que la vérité n'avait pas été laissée sans témoin dans les premiers siècles de notre ère et que sa lumière ne fut véritablement voilée que par l'épais brouillard de la superstition qui s'appesantit sur l'Europe, au cours des mille ans de ce Moyen Age dont nous avons raconté les tristesses, les défaillances, en même temps que les forfaits religieux et les crimes politiques.

Que les croyants, donc, se sentent délivrés de l'horrible cauchemar où sont demeurées si longtemps plongées les âmes tendres et affamées de justice, par les méfaits de la littérature terrifiante qu'enfanta l'orthodoxie. Qu'ils comprennent surtout que si nous ne pouvons que reculer d'horreur devant les idées désespérantes et parfois blasphématoires que sa dogmatique a associées au drame messianique, nous pouvons et devons reconnaître, avec une reconnaissance émue, dans le symbole de la croix, le souvenir du sacrifice ineffable du Logos, ainsi que de la patience inlassable avec laquelle sa Puissance se soumet à toutes les limitations, afin que, dans le lent processus de leur évolution, tous les êtres qui vivent de sa vie puissent, sans défaillance, en atteindre le but et en réaliser les glorieux bénéfices.

Ce signe doit encore nous rappeler que l'homme, lui aussi, est crucifié sur son Golgotha et que s'il proteste, parfois, contre les rigueurs d'un Karma qui lui paraît injuste, c'est que le Christ enfant qui est en lui, s'identifie encore indûment avec la croix de la matière sur laquelle il est lié, alors qu'il devrait comprendre que notre corps physique n'est pas nous-même, et que lorsque nous sentons en nous, pour ainsi dire, deux *moi* qui luttent par suite des révoltes de l'un d'eux, nous devons nous rappeler que nous sommes le moi supérieur et non le moi inférieur... que nous sommes en réalité le Christ et non pas la croix.

Tel est le grand, l'incessant sacrifice chrétien qui n'est autre chose qu'une effusion de Vie émanant du Dieu-Amour, effusion volontaire et joyeuse par suite de son identification avec l'homme qu'il aime au point de partager avec lui ses joies et ses souffrances, au cours de sa vie terrestre tout entière.

Combien sommes-nous loin de l'interprétation orthodoxe de la Rédemp-

tion par substitution, par transaction juridique ! Ne faut-il pas avoir perdu le sens de toute spiritualité, pour ne voir ici, qu'un vulgaire *marché*, entre un Dieu créancier et l'homme débiteur... mais dont un autre a payé la dette, dette qui lui était cependant « absolument personnelle »?...

Non, il n'y a ici ni marché, ni créancier, ni débiteur insolvable, ni payeur subrogé... mais bien, nous venons de le dire, « l'identification » du Christ avec ses frères en la chair. Il n'expie pas leurs péchés — le pouvait-il du reste en toute justice ? — mais il les partage et se fait pécheur avec eux, afin que par sa pureté, il efface leurs souillures. Sont-ils dans la tristesse, il est en eux l'Homme de douleur et il souffre avec eux, afin de les combler de ses richesses surabondantes. Il possède tout, ils peuvent donc tout posséder avec lui. Il est parfait, ils deviennent parfaits avec lui. Il est fort, qui donc pourrait se sentir faible sous l'égide d'un tel protecteur auquel l'association la communauté d'une même Vie divine ?

Et que faut-il pour cela ? Accepter cette association, ouvrir toutes grandes les portes de notre âme à Celui qui vient y frapper. L'homme, en sa liberté, peut faire opposition au Dieu qui veut pénétrer en lui, mais qui ne le fait jamais sans le plein gré du bénéficiaire. Ainsi l'exige la loi de l'évolution libre. En face du Bienfaiteur, l'homme n'a donc qu'à accepter le bienfait, l'accepter en toute confiance.

Oui, confiance pleine, entière, absolue, car hésiter serait douter de notre « Dieu intérieur. » Or, AVOIR FOI EN SOI, CAR LE SOI EST DIVIN, tel est l'enseignement formel des Maîtres, tel est le viatique suprême, au cours du long voyage qui mène de la terre au ciel.

Vous qui me lisez, lecteur ou lectrice, n'oubliez jamais que vous avez en vous un Hôte divin, ou comme dit Krishna, « un Ami sublime, » qui préside à vos destinées, un Pilote à nul autre pareil qui dirige votre nef sur l'Océan de la vie, tout aussi bien dans ses tempêtes, que sur la surface azurée de ses flots, — acceptez-le donc sans crainte et laissez-vous conduire.

Mystère ineffable ! Quelle plume oserait essayer d'écrire, quelle langue terrestre pourrait balbutier l'inexpressible commentaire de ces quelques mots : « Le Fils se réunissant au Père et portant dans son sein tous les fils des hommes, tous ses frères en la chair ! »

Voilà ce qu'est la Rédemption dans sa merveilleuse et divine réalité. — Et maintenant, qu'on la compare avec le dogme de l'orthodoxie ecclésiastique !...

(A suivre.)

Ed. GRIMARD

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (*suite*).

XXV

La Prière

Avant de parler de la Prière, je voudrais résumer, en quelques lignes, l'idée que j'ai exposée dans les précédentes causeries au sujet de l'évolution de l'Être. Cette idée, comme je l'ai dit, n'est qu'une hypothèse; mais elle s'appuie sur certains faits, sur certaines observations, sur certaines analogies qui peuvent la faire momentanément accepter.

Au jour fixé par le créateur de toutes choses, la vie, l'étincelle spirituelle, est venue animer la matière terrestre alors en formation. Comme le gland renferme toutes les forces qui doivent donner naissance au chêne gigantesque, cette étincelle avait, en puissance, toutes les qualités qui devaient faire d'elle un Être intelligent, conscient de sa valeur et du rôle qu'il était appelé à jouer. Cette petite âme en formation traversa, dans des conditions qui nous sont inconnues, les divers règnes de la nature, s'épurant sans cesse, acquérant sans cesse de nouvelles forces, de nouvelles facultés. Arrivée au point culminant de l'intelligence animale, ses progrès s'arrêtèrent. Soumis aux lois de l'instinct qui ne lui permettent de progresser que dans l'ordre physique, l'animal ne peut, sur cette terre, dépasser un certain niveau intellectuel. En dehors de certaines idées de comparaison, de réflexion et de jugement produites par les objets extérieurs, toutes les conceptions qui rentrent dans l'ordre intellectuel ou dans l'ordre moral, sont au-dessus de ses facultés.

Mais comme on ne peut concevoir que l'évolution de l'Être s'arrête complètement à un moment donné, il faut admettre que cette évolution a dû se continuer sur d'autres plans; et que l'Être, vivant dans d'autres conditions, a pu acquérir les germes des qualités nécessaires à son développement ultérieur. Ces germes bien faibles et bien rudimentaires, acquis dans des mondes et dans des milieux que nous ne pouvons connaître, avaient ensuite besoin d'être développés, et on peut imaginer que c'est sur la terre que devait avoir lieu ce nouveau progrès.

L'âme allait donc redescendre sur le globe où elle avait tout d'abord évo-

(1) Voir les n^{os} de la *Revue* 1905-1906.

lué, et elle allait revêtir un corps approprié à ses nouveaux besoins, et qui lui permit de continuer son ascension.



A cette époque, aussi éloignée qu'on voudra la supposer, la science nous enseigne qu'il n'y avait sur la terre que des animaux. C'est donc dans des corps d'animaux, les plus aptes à favoriser son développement, que l'âme s'incarna. Il faut forcément admettre cette hypothèse, à moins de supposer que des hommes et des femmes adultes ont apparu tout à coup sur un ou plusieurs points du globe. Cette solution paraît inacceptable : elle est contraire à la raison et aux lois de l'évolution que nous avons constatées, et nous ne pouvons comprendre cette génération spontanée d'Êtres complets donnant naissance à des races si différentes de forme et de couleur.

C'est donc dans des corps d'animaux, probablement dans les corps des grands singes ou d'une race d'anthropoïdes disparus, que vinrent s'incarner des Êtres doués d'une intelligence bien supérieure à celle de ceux qui les avaient procréés.

Ainsi se forma une nouvelle race, la race humaine, issue de la race animale, mais possédant des facultés qui manquaient à cette dernière. Les nouveaux Êtres qui arrivaient sur la terre après s'être développés sur des plans supérieurs, durent vivre pendant longtemps de la vie bestiale que menaient leurs ancêtres : puis, insensiblement, ils s'éloignèrent du milieu dans lequel ils étaient nés : ils se réunirent, formèrent des familles, des tribus plus ou moins nombreuses, et bientôt une séparation complète s'opéra entre l'animal qui resta soumis aux lois de l'instinct, et l'homme qui allait développer les facultés qu'il avait acquises sur d'autres plans.

Dans ces agglomérations d'Êtres nouveaux, à la suite des siècles, le type ancestral se modifia (1); et les petites âmes humaines cherchèrent à s'orienter dans cette nouvelle vie. Mais leur faiblesse ne leur permettait pas de faire de grands progrès. Semblables à des enfants, ils ne pouvaient, avec leurs seules forces intellectuelles, découvrir des vérités d'un ordre élevé, surtout des vérités contraires au témoignage de leurs sens. Livrés à eux-mêmes, leur faible intelligence aurait été bientôt étouffée par les instincts brutaux de la matière, et ils n'auraient pas fait plus de progrès que n'en avaient fait leurs ancêtres pendant la longue suite des âges disparus.

(1) Comme je l'ai déjà dit, on peut retrouver le type primitif chez certaines races. C'est ainsi que les habitants de la Malaisie ont, comme l'orang-outang de l'archipel malais, la peau jaune rouge, et la tête courte (brachycéphales) — tandis que les nègres ont, comme le chimpanzé et le gorille, tous deux habitants de l'Afrique, la peau noire et le crâne allongé (dolychocéphales).

C'est alors que s'incarnèrent au milieu d'eux des Esprits supérieurs qui vinrent guider leurs premiers pas dans la nouvelle vie. J'ai déjà parlé, dans une précédente causerie, de ces génies que les hommes mirent au rang des dieux, et dont les vies, entourées de légendes gracieuses ou terribles, forment le fond de la mythologie de tous les peuples.

Ce sont ces instructeurs qui, après avoir apporté aux premiers humains les éléments nécessaires pour améliorer leur vie matérielle, leur donnèrent les premières notions de morale et de religiosité, et leur enseignèrent la Prière.



La prière est l'acte par lequel le croyant cherche à se mettre en rapport soit avec la divinité, soit avec des Êtres invisibles près desquels il espère trouver protection et appui.

Cette notion de l'invisible est absolument incompréhensible pour les animaux : leur intelligence ne leur permet pas de s'élever au-dessus des objets matériels qui frappent leurs sens. Il fallait donc que les Êtres auxquels un jour ils avaient donné naissance, possédassent des facultés toutes nouvelles, des facultés supérieures, puisqu'elles allaient leur permettre de comprendre et de s'assimiler des enseignements d'un ordre tout nouveau.

Comme je l'ai dit dans une précédente causerie, les grands instructeurs durent tout d'abord se servir de la crainte qu'inspiraient aux hommes les phénomènes de la nature, pour leur faire comprendre la nécessité de la prière. Ils leurs dirent que ces forces étaient dirigées par des Êtres mauvais, et qu'il fallait chercher par des incantations à fléchir leur courroux : et pour fixer l'attention de ces natures primitives, ils taillèrent dans la pierre ou dans le bois des figures à l'aspect terrible devant lesquelles tous se prosternèrent en tremblant. Il est probable que l'idée du Dieu caché sous la forme de ces grossières idoles n'apparaissait pas bien clairement aux yeux de leurs adorateurs, et qu'ils se bornaient à adresser leurs prières au morceau de pierre ou de bois que les prêtres avaient façonné.

Ainsi naquit ce que nous appelons le Fétichisme, la première Religion : ainsi s'éveilla, dans l'esprit de l'Être faible et craintif arrivé sur la terre, l'idée de la prière. Au milieu de son isolement, de sa faiblesse et des craintes continuelles dans lesquelles il vivait, l'homme se tourna vers ces puissances invisibles dont on lui parlait, et il commença à prier. La prière fut son premier élan pour s'élever au-dessus des règnes inférieurs au milieu desquels il avait vécu jusqu'alors. A partir du moment où la notion de l'invisible, quelque faible qu'elle fût, eût été acceptée par l'homme, un immense horizon de rêve et d'espérance s'ouvrit devant lui.

Plus tard, à l'idée de ces dieux terribles et méchants, vint se joindre

l'idée de dieux bons que l'on doit prier pour obtenir leur faveur. Il y eut ainsi des divinités bienfaisantes et des divinités malfaisantes : peu à peu l'imagination des hommes créa partout des Êtres divins : la terre, les eaux, les airs en furent remplis, et des prières incessantes montèrent vers les invisibles. Le Polythéisme remplaça le Fétichisme chez les peuples plus évolués, et, comme nous l'avons vu, il eut son complet épanouissement en Égypte, en Grèce et à Rome.

Mais avec le Polythéisme, ce n'est plus la crainte seule qui amène à prier. De nouveaux sentiments sont nés dans les cœurs, et les hommes adressent des prières de reconnaissance et d'amour aux dieux bons qui viennent les aider et les soutenir.

Le Polythéisme amena un grand progrès dans la mentalité des peuples et l'idée religieuse s'éleva à des conceptions inconnues jusqu'alors.

∴

Les enseignements donnés aux premiers hommes, quelque enfantins qu'ils fussent, demeurèrent, pendant de longues périodes de siècles, les seules croyances de l'humanité, et elles ne dépassèrent pas celles que nous pouvons encore observer aujourd'hui chez les peuples sauvages. Cependant, sur certains points de la terre où étaient venus se grouper des Êtres plus évolués, on constate un grand progrès dans les idées religieuses.

Alors que l'humanité tout entière paraît plongée dans la plus complète barbarie, bien avant l'époque légendaire de Krishna, nous voyons certains peuples de l'immense continent asiatique recevoir des enseignements de l'ordre le plus élevé. — Des hommes extraordinaires, nés dans ces milieux sauvages, ne devant rien par conséquent à l'atavisme, sont venus donner à leurs frères des codes de religion et de morale qui nous remplissent d'étonnement (1).

Les Védas qui remontent à une époque qu'il est impossible de fixer, même approximativement, enseignent la théorie de l'émanation, l'immortalité de l'âme, la préexistence et la réincarnation. « Tout Être vient de Dieu et revient à son créateur après une série plus ou moins grande d'existences suivant qu'il a bien ou mal vécu. »

Ces livres, si étonnants pour l'époque à laquelle ils ont été conçus, recommandent le culte des ancêtres, et la *Prière* non seulement pour soi-même, mais aussi pour ses parents et pour ses amis.

(1) Les légendes nous ont transmis les noms de ces législateurs qui paraissent avoir créé les premières civilisations et, coïncidence singulière, ces noms sont à peu près identiques chez tous les peuples ; dans l'Inde, c'est Manou ; en Égypte Ménès ; en Grèce Minoë ; chez les Hébreux Moïse.

La Bhagavad Gita vient encore affirmer ces grandes vérités en rappelant, dans presque tous ses versets, la croyance à la vie future, à ses récompenses et à ses châtimens : « D'où la nécessité impérieuse de vivre en homme de bien, et de *prier*. »

Ces grandes envolées spiritualistes, peu compréhensibles pour les masses, ne pouvaient pas faire disparaître toutes les erreurs, toutes les superstitions qui découlaient nécessairement de la croyance aux dieux que les hommes avaient créés. Mais elles tournaient les esprits vers l'invisible et les amenaient, par la prière, à se dégager peu à peu de la matière pour s'élever vers l'idéal.

Quant aux hommes plus évolués, qui vivaient dans ces temps légendaires, ils profitaient des enseignements des maîtres. Leur esprit progressait à la lueur de ces grandes vérités ; et plus tard ils revinrent, missionnaires de la pensée religieuse, répandre ces doctrines chez les peuples enfants.

Nous les voyons apparaître successivement en Chaldée, en Perse, et tout d'abord en Egypte où ils édifient le formidable empire religieux des Pharaons : partout le culte des dieux et des ancêtres est affirmé par la Religion et par les lois. Puis nous les retrouvons en Grèce : alors que l'Europe est plongée dans la barbarie la plus complète, on voit surgir tout à coup une pléiade d'Esprits les plus élevés dans la philosophie, dans les arts, dans les sciences, dans la littérature ; et ces hommes, nés de parents incultes et grossiers, vont affirmer, d'une façon éclatante, leur génie tout personnel en élevant, dans cette petite Hellade, un phare lumineux, d'où rayonnera l'esprit humain, et vers lequel les générations en marche tourneront sans cesse leurs regards.



Un philosophe anglais, M. Alexander, compare l'histoire de l'humanité à une continuelle prière adressée à l'idéal. « A mesure qu'elle prie, l'humanité égrène un rosaire sans fin : les grains représentent les idées successives du genre humain. Quand un idéal a vécu et a cessé son pouvoir, l'humanité pousse un grain de ce rosaire, et le fil qui les relie c'est l'amour. »

Cette comparaison, sous sa forme poétique, exprime parfaitement la marche de l'idée religieuse qui change, s'épure et s'agrandit dans la suite des siècles. Après les divinités malfaisantes, qu'il n'approche qu'avec terreur, l'homme s'adresse aux divinités du Bien : — puis la croyance dans la vie de l'au-delà l'amène naturellement à élever ses prières vers les ancêtres ses protecteurs naturels.

En remplaçant le Fétichisme, le Polythéisme constitua un grand progrès. — il s'adaptait parfaitement à la mentalité des âmes simples des premiers âges ; mais il ne pouvait plus satisfaire les aspirations des générations qui

allaient venir. Au commencement de notre ère, le Polythéisme se meurt. La partie intelligente et éclairée ne croit plus aux dieux, et ne veut plus croire à rien. Quant aux peuples, ils sont tombés dans les superstitions les plus grossières, et restent soumis à toutes les influences néfastes de l'au-delà. Il fallait, suivant l'expression pittoresque du philosophe anglais, pousser un nouveau grain du rosaire, pour que l'humanité ne fût pas plus longtemps arrêtée dans sa marche vers le progrès.

Ce fut le peuple juif qui eut à remplir cette grande mission.

∴

Douze ou quinze cents ans avant notre Ère, un homme, — un des plus grands qui aient paru sur la terre, — rassembla autour de lui quelques tribus sauvages de la Judée. Que cet homme se soit ou non appelé Moïse — qu'il soit ou non l'auteur du *Pentateuque*, — cela importe peu. Ce qu'il y a de certain c'est que, quinze siècles avant Jésus-Christ, un petit peuple, qui avait jusqu'alors vécu dans l'état le plus barbare, a reçu d'un législateur inconnu un code de morale et un code religieux absolument nouveaux.

Aucune Religion n'avait encore indiqué, en termes nets et précis, les devoirs primordiaux de l'homme : aucune n'avait présenté, en quelques mots, les grands principes qui devaient servir de clef de voûte aux sociétés humaines. Ces vérités avaient probablement été données autrefois aux civilisations disparues dans les cataclysmes terrestres : mais, depuis, elles étaient restées enfermées dans les sanctuaires des temples, et les peuples ne les connaissaient plus. Le législateur Juif vint les apporter à la petite nation qu'il avait formée : elle devait jalousement les conserver et les transmettre aux générations de l'avenir.

— Tu honoreras ton père et ta mère, dit le Décalogue, — tu ne tueras point, — tu ne forniqueras point, — tu ne commettras pas de larcin, — tu ne porteras point contre ton prochain un faux témoignage, — tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, — tu ne désireras point sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune des choses qui sont à lui, — tu ne travailleras que pendant six jours, et tu te reposeras le septième, — tu t'abstiendras de tout travail en ce jour, toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, ta bête de somme, et même l'étranger qui réside en ta demeure (*Exode*, chap. 20. *Deutéronome*, chap. V) (1).

1. Ce n'est que six ou sept cents ans après Moïse que le Bouddah vint proclamer les cinq grandes abstinences que devait observer l'homme :

- 1° Tuer ou causer la mort d'un être vivant ;
- 2° Prendre ce qui n'a pas été donné ;
- 3° Dire des mensonges ;
- 4° Faire usage de boissons enivantes ;
- 5° Se livrer à des relations sexuelles illégitimes.

(*Le Bouddhisme*, par Léon de Rosny, p. 145.)

Tel est le résumé des lois morales qui furent données au peuple juif il y a trois mille ans. Depuis cette époque aucun législateur, aucun philosophe n'a pu rien y ajouter. Le Christ seul est venu les compléter en jetant ce grand cri d'amour que la terre n'avait jamais entendu : « Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres : vous êtes tous frères. »

A côté de ces commandements qui confirment les principes essentiels de la sociabilité humaine, se trouve le grand principe religieux : « Tu n'adoreras qu'un seul Dieu : c'est à lui seul que doivent s'adresser tes prières. » Je suis le Seigneur ton Dieu, dit Jéhovah : le Dieu fort et jaloux, celui qui poursuit l'iniquité des pères dans les fils, jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et celui qui comble de miséricordes par milliers ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » (*Exode*, ch. XX).

Cette conception d'un Dieu unique, qui n'avait pas encore été révélée aux peuples, fut la grande révolution accomplie par le législateur juif. L'idée monothéiste, appuyée par des sanctions terribles, s'incrusterait fortement dans l'Esprit d'Israël : elle y demeurerait inébranlable, et elle servirait de base aux deux grandes religions de l'avenir, le christianisme et le mahométisme.

..

Les fondateurs de la Religion chrétienne, qui connaissaient l'existence du monde invisible et qui savaient tout le secours qu'on peut en attendre, imposèrent cette croyance aux nouveaux fidèles ; et reprenant la croyance des anciennes religions, ils placèrent, entre l'homme et le Dieu solitaire de la Bible, toute une hiérarchie d'Êtres auxquels ils donnèrent les noms d'anges, d'archanges, de séraphins, etc. J'ai déjà traité cette question dans une précédente causerie ; je n'y reviendrai pas. Au-dessous de ces Êtres que nous pouvons considérer comme des Esprits très supérieurs, l'Église plaça les saints qui avaient vécu sur cette terre, et auxquels nous devons nous adresser pour leur demander d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Puis elle enseigna qu'à côté de chaque homme se trouvait un protecteur invisible, un ange gardien, qui le conseille dans les moments difficiles, et le soutient dans les épreuves. Elle recommanda en outre de prier pour tous ceux qui n'étaient pas arrivés à un certain degré de perfection et qui se trouvaient momentanément dans un lieu particulier appelé *purgatoire*. Elle fit un devoir d'appeler la protection des Invisibles sur tous ceux que l'on aimait, et même sur tous les hommes. Enfin elle mit les fidèles en garde contre les tentations des mauvais Esprits, qui rôdent autour de nous cherchant à nous entraîner au mal par leurs mauvais conseils, et nous demandons tous les jours, dans l'oraison dominicale, la force nécessaire pour pouvoir leur résister.

Comme on le voit, l'Église catholique affirme, dans toutes ses prières, l'existence de la vie dans l'au-delà, et la nécessité impérieuse d'être constamment en communication avec ceux qui vivent de cette vie soit pour leur demander assistance et secours, soit pour leur en apporter.

C'est cette grande vérité, acceptée jusqu'à présent par la foi, que le spiritisme vient démontrer en prouvant expérimentalement l'existence du monde invisible, et en montrant, par des milliers de faits, non seulement que les habitants de ce monde peuvent nous venir en aide, mais que nous pouvons nous aussi leur apporter un soulagement réel par nos prières et par nos conseils.

L'homme visible et l'homme invisible ne forment qu'une seule et même famille dont tous les membres se doivent continuellement appui et protection. Cette solidarité universelle, cette réunion par l'amour de tous les Êtres sera la base de la nouvelle croyance, de la nouvelle Religion qui reliera entre eux tous les hommes des générations de l'avenir.



Aujourd'hui, en mettant de côté toutes les superstitions, toutes les croyances enfantines qui dominent encore partout les Esprits peu évolués, — on peut constater que toutes les grandes Religions, le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Taoïsme, le Catholicisme, le Mahométisme, ont les mêmes bases, et se fondent dans une même croyance : toutes enseignent l'existence d'un seul Dieu, la vie dans l'au-delà et la *communion*, la communication *par la prière* entre les hommes vivant sur la terre, et la foule innombrable d'Êtres plus ou moins avancés qui habitent les régions invisibles.

Une seule Religion a rompu brusquement avec ces grandes idées qui ont été la colonne lumineuse éclairant et guidant les générations passées : c'est la Religion protestante. Les fondateurs de cette Religion, qui n'avaient aucune connaissance des sciences occultes, supprimèrent de leur doctrine non seulement les prières que l'on adressait aux saints et aux anges, mais aussi celles que l'on faisait pour les morts. Les croyants durent abandonner tout espoir de pouvoir soulager par leurs prières les âmes de ceux qu'ils avaient aimés. Plus de prières pour les morts ; elles sont inutiles. Le Dieu féroce et cruel de la Bible, le Jéhovah de Moïse qui damne et qui sauve les hommes suivant son caprice, est inexorable et sans pitié. Il a de tout temps fixé la destinée de chaque homme pour des joies ou pour des souffrances sans fin ; rien ne peut modifier son épouvantable et incompréhensible jugement.

Si les prières pour les morts sont inutiles, les prières pour les vivants ne le sont pas moins. Dieu ayant donné la grâce aux uns et l'ayant refusée

aux autres, on ne peut pas penser à modifier cet arrêt. On ne peut pas penser à attirer sur ceux qu'on aime les bonnes influences d'un au-delà qui n'existe pas. On ne peut même pas penser à leur donner des conseils ; ils ne pourraient pas les suivre : ils sont irrémédiablement prédestinés soit au bien, soit au mal.

« La grâce, dit Luther, ne dépend nullement de l'homme. Dieu opère tout en lui : le Bien comme le Mal. » Et Calvin : « La grâce meut la volonté sans lui laisser le choix d'obéir ou de résister à ce mouvement. »

Ainsi, ni dans ce monde où il vit pendant quelques heures, ni dans un autre où il vit pendant l'éternité, aucun progrès n'est possible pour l'homme. Il marche dans la nuit, enfermé dans un fatalisme inexorable, et il disparaît bientôt dans un véritable néant.

Aucun lien ne peut plus le relier avec ceux qu'il a aimés, et ceux-ci ne peuvent qu'oublier celui qu'ils ne reverront plus, et qui ne peut entendre ni leurs prières, ni les échos de leur pensée affectueuse (1). Idée fausse et désespérante, contraire non seulement à toutes les croyances et à toutes les aspirations de l'humanité, mais encore aux lois de l'évolution que nous ne pouvons concevoir s'arrêtant à une créature aussi imparfaite que l'homme.

..

La Réforme du xvi^e siècle qui devait combattre les abus de jour en jour plus grands de l'Église, ne servit en réalité que les intérêts politiques et sociaux. Elle fut presque partout le drapeau autour duquel se groupèrent les chefs de la grande féodalité pour lutter contre l'autorité des Rois et des Empereurs restés catholiques. Les peuples, encore dans le servage, suivirent naturellement leurs seigneurs, et c'est ainsi que se répandit la nouvelle doctrine. Mais cette doctrine ne fit progresser en rien l'idée religieuse : bien au contraire, elle la fit rétrograder, en revenant au Dieu impitoyable de Moïse, en posant le dogme monstrueux de la prédestination, et en supprimant la prière, elle plongea les Esprits dans la terreur des châtiments futurs que nul ne pouvait éviter, et dans un égoïsme sec et froid qui ne

(1) Certaines églises protestantes enseignent que les morts ne vont pas directement en Paradis ou dans l'Enfer. Cette croyance est absurde, disent-elles puisqu'il doit y avoir un jugement ; et il est déraisonnable de croire que Dieu envoie inconsidérément un homme en Enfer, et qu'après l'y avoir tenu pendant des milliers d'années, il l'en fasse sortir pour le juger. Alors où sont les morts ? S'appuyant sur de nombreux passages de la Bible, ces Églises disent que les morts dorment dans le tombeau, inconscients, sans pensées, sans aucun souvenir, ne sachant rien, ne gagnant rien. Et ils restent ainsi jusqu'au jour où la trompette du jugement les réveillera (V. *Ecclesiaste*, IX, 5^e. 10. *Saint-Jean*, V, 28. 29. *Daniel*, XII, 2. *Job*, XIV, 12. *Hébreux*, IX, 28 etc.).

laissait aucune place aux aspirations généreuses vers un avenir de solidarité, d'amour, de réparation et de progrès qui n'existait plus.

L'homme a toujours prié, l'homme priera toujours. Comment l'homme doit-il prier ?

SENEX

(à suivre).

PREUVES DE NOTRE PRÉEXISTENCE ET DE NOTRE SURVIVANCE

Ces preuves sont innombrables, et il nous semble qu'elles doivent frapper le penseur comme l'observateur qui jette les yeux sur l'existence de l'homme, en la prenant depuis la naissance et en la suivant dans ses développements jusqu'à la mort, dans les différents pays, conditions, situations ou milieux où elle se manifeste.

Si nous considérons cette existence chez les peuplades sauvages, nous voyons qu'elle diffère peu de celle des animaux, et notre première remarque porte sur cette constatation que tous les peuples ont commencé par être sauvages ou barbares, se sont peu à peu développés, puis sont parvenus à un degré de cet état particulier qu'on appelle la civilisation.

Or, c'est bien là également le processus de la vie de l'être humain considéré individuellement. Dans les quatre ou cinq premières années qui suivent sa naissance, il nous offre l'image de l'état sauvage ; puis il s'élève peu à peu, par l'éducation et l'instruction, à l'état d'être « civilisé ».

Quand il s'agit de l'homme pris en particulier, on trouve naturel et logique qu'il passe personnellement par ces divers états ou phases de transformation. La même appréciation, si l'on veut rester logique, doit s'appliquer à la vie des peuples : c'est-à-dire que l'on doit reconnaître que l'histoire des peuples, êtres collectifs, est l'histoire de leur vie en tant qu'êtres individuels ; en d'autres termes, que ce sont les mêmes individus qui, dans des existences successives, sont venus subir diverses transformations et ont fini par acquérir les progrès propres à la civilisation.

Il serait absurde de penser que les leçons de l'histoire ne sauraient être utiles qu'aux peuples sans histoire, c'est-à-dire n'ayant pas vécu.

Dites à un enfant gourmand qu'il se donnera une indigestion en mangeant trop de friandises. Vous lui citerez en même temps le cas d'un autre petit gourmand : ce sera une leçon d'histoire. Eh bien ! si vous vous bornez à cette leçon, il y a gros à parier qu'elle ne sera pas écoutée. Mais si notre jeune gourmand gagne une indigestion et les malaises qui s'ensuivent, soyez tranquille, il sera plus prudent à l'avenir ; il ne sera peut-être pas guéri de sa gourmandise, mais il aura fait au moins un premier pas

dans la voie de la tempérance ; il aura profité peu ou beaucoup de la leçon qu'il se sera infligée à lui-même.

On peut dire que les fautes d'un peuple lui sont utiles en ce sens que la reconnaissance de ces fautes lui permet de s'en corriger « personnellement », et non pas de corriger des générations suivantes de ce peuple, qui n'auront de commun avec lui que le lieu de naissance et d'habitation. Considérées autrement ces fautes ne peuvent être que blâmables, et de plus elles sont inutiles à ceux qui les ont commises, puisque la cessation de l'existence ne leur permet pas de s'en corriger.

Notre raisonnement est d'ailleurs celui qu'appliquent à la théorie du péché originel, professée par le catholicisme, ceux qui, avec raison, trouvent parfaitement injuste et absurde que les hommes qui se succèdent sur la terre depuis six mille ans — au compte de la Bible — et qui n'y vivent qu'une seule fois, portent tous la peine d'une désobéissance commise par un premier ancêtre, dont ils peuvent à bon droit suspecter l'existence. Nous autres, spirites, nous interprétons cette théorie d'une façon plus rationnelle : le péché originel, c'est notre propre péché, ce sont nos propres imperfections que nous apportons dans une série d'existences, et dont nous venons, à chaque incarnation, nous corriger par l'épreuve.

Ainsi, de même que nous ne devons pas porter la responsabilité de fautes que nous n'avons pas nous-mêmes commises, de même nous ne pouvons pas éviter, par notre exemple seul, que d'autres ne tombent dans les mêmes fautes que nous, car pourquoi à nous-mêmes semblable exemple ne nous eût-il pas évité notre chute et notre châtimement ? — Guérissez-vous tous les alcooliques en leur montrant l'état de déchéance de leurs pareils ? Arrêtez-vous les meurtriers par la peine de mort ? Hélas ! non. L'exemple des gens vertueux, laborieux, courageux, fait-il de nous tous des gens vertueux, laborieux ou courageux ? Pas plus que l'exemple des gens bien portants n'influe sur ceux qui sont malades. A la vue des gens en bonne santé, les malades peuvent — et c'est assez commun — désirer guérir, mais avant il faut qu'ils prennent tous les remèdes nécessaires à leur guérison. Nous ne nions pas l'influence de l'exemple, mais nous constatons que cette influence est bien limitée et surtout bien différente de ce qu'on l'imagine communément. L'exemple est un enseignement, seul l'effort est un remède.

Mais revenons à l'enfant, dont nous parlions tout à l'heure et au peuple enfant, qui ont entre eux, nous l'avons dit, tant de points de similitude.

Dès que l'enfant grandit, on ne tarde pas à voir percer ses défauts et ses qualités, ses tendances au bien ou au mal qui constituent son caractère.

Pour l'observateur superficiel, ces tendances sont surtout le fait des conditions d'existence, ou de milieu ou d'hérédité. Il suit de là que l'homme commencerait par n'être responsable d'aucune de ses tares, d'aucun de ses

défauts et, par conséquence logique, d'aucune de ses qualités. D'ailleurs, la naissance elle-même n'étant — ainsi jugée par la grande majorité des hommes — que le fait d'un pur hasard, la destinée doit évidemment être réglée par la même aveugle divinité. Conclusion : nous sommes le produit du hasard, nous naissons dans une famille quelconque, qui ne nous connaît pas et que nous ne connaissons pas davantage, au milieu de tel ou tel peuple, sauvage, à demi civilisé ou civilisé, par la simple raison — si c'en est une — que cela se trouve comme cela et pas autrement. A peine au monde nous nous trouvons — et nous ne saurons jamais pourquoi — en présence d'êtres humains, naturellement venus à la vie dans les mêmes conditions que nous. Ces êtres, qui ne nous sont rien, se prennent à nous chérir parce qu'ils nous croient leur *chose* à eux, leur propriété. Ils nous élèvent et nous instruisent, parce que c'est ainsi l'habitude, qu'ils s'en sont bien trouvés eux-mêmes, et ils seront fiers de nous, même si nous occupons dans la suite une meilleure place qu'eux, parce que, croiront-ils, cette place aura été le fruit de leur bonne direction. Et puis, il faut bien le dire, ces êtres s'inclinent instinctivement sous la force de la loi du progrès, bien qu'ils ne la comprennent pas. Car, s'ils cherchaient à comprendre, ils n'accepteraient certainement pas sans protester une loi qui réalise des avantages pour eux-mêmes, après en avoir offert beaucoup moins à ceux qui les ont précédés, pour en offrir ensuite beaucoup plus à ceux qui les suivront... afin de récompenser sans doute ceux-ci des efforts de leurs devanciers ! — Les gens, qui ont réponse à tout et n'ont cure de raisonner, ne manqueront pas de dire : c'est ainsi parce que c'est ainsi ; il n'y a pas à discuter des faits ; il faut les accepter. Mais alors que deviennent les idées de sagesse, d'ordre, de justice et de raison ? — Bah ! tout cela, des idées inventées par de pédants philosophes. — N'empêche que ce n'est que grâce à l'application plus ou moins sérieuse de ces idées que se maintiennent et progressent les sociétés civilisées. Alors, si ces idées sont bonnes pour expliquer les progrès de la civilisation c'est qu'elles sont justes et applicables à tous les peuples, tous les individus et tous les temps : d'où constatation forcée de la non-existence du hasard et reconnaissance non moins évidente de notre préexistence et de notre survivance.

De cette manière de voir il résulte que notre esprit est libre et qu'il obéit à des lois naturelles en venant s'incarner dans telle planète, dans tel peuple, dans telle famille et dans tel milieu.

Celui à qui échoit un gros lot en fait un usage en rapport avec son éducation, son instruction, sa santé, ses forces, ses goûts, ses qualités ou ses défauts. L'usage qu'il en fera lui sera finalement ou profitable ou préjudiciable, suivant qu'il se servira de sa fortune pour accroître ses acquis intellectuels et moraux ou pour satisfaire ses caprices et ses passions. La vie

avec le vêtement de chair que nous apportons en ce monde, c'est notre gros lot ; nous avons choisi nous-mêmes notre milieu — pas toujours comme il nous a plu, mais surtout comme nous avons pu — et nous faisons valoir notre lot, c'est-à-dire que nous vivons notre vie suivant nos moyens et nos forces, et bon gré mal gré nous nous laissons entraîner — souvent sans le savoir et le comprendre — par la loi d'évolution progressive qui régit toutes les créatures. Notre esprit n'acquiert la véritable liberté que lorsqu'il reconnaît et comprend la sagesse de cette loi ; alors, il choisit lui-même sa destinée, et l'accomplit à ses risques et périls, de même qu'ici-bas un homme pourvu de certaines capacités et jouissant en outre d'une certaine aisance, — ce qui correspond pour l'esprit à « un certain degré d'avancement », — peut choisir sa carrière, ou accepter telles ou telles fonctions importantes au sein d'une collectivité.

Ce que nous disons pour notre monde, notre infime petit monde, s'applique à tous les mondes, à ceux qui sont plus bas comme à ceux qui sont plus haut.

N'avez-vous pas encore présente à l'esprit, amis lecteurs, cette page de Flammarion (*Revue* de septembre), cette page superbe, merveilleuse tant elle est empreinte de vérité :

«... Du fond des eaux, des vallées et des montagnes, du manteau de végétation qui tapisse le sol, de l'humus des champs et des bois, de l'air que nous respirons, s'élève un bruissement immense, prodigieux, perpétuel. Écoutons ! C'est la grande voix de la nature faite de toutes les voix inconnues et mystérieuses qui nous parlent sans cesse, voix des flots de la mer, voix du vent dans la forêt, voix des airs et des eaux, voix des trois cent mille espèces d'insectes qui emplissent tout et qui, de la surface de notre planète, font un monde fantastiquement vivant, entretenu par la force en apparence aveugle de l'instinct.

.....
« Et c'est devant ce spectacle de la Vie immense, prodigieuse, formidable de notre atome terrestre, malgré ses imperfections planétaires, ses saisons humides, son atmosphère non nutritive, et toutes ses déplorables conditions biologiques, que l'on voudrait nier l'existence de la vie et de la pensée dans les sphères splendides de l'infini ! C'est nier le Soleil, c'est nier la Lumière.

« Avouons plutôt que si notre misérable globule est habité, c'est parce que la Nature n'a pas pu faire autrement, c'est parce que la Vie est une loi universelle.

... « Le résultat de cet examen... est que notre planète n'a aucune supériorité marquée dans notre système solaire, que notre soleil n'occupe aucune place prépondérante dans l'agglomération de millions et de millions de

soleils qui constitue notre univers sidéral ; que cet univers sidéral, quelle que soit son immensité, n'est qu'un point au sein de l'infini sans bornes ; qu'il n'y a aucune raison pour que des milliards d'autres univers n'existent pas, plus vastes et plus merveilleux encore que celui que nous connaissons ; et que toutes nos conceptions sur la vie, sur la nature, sur l'espace et sur l'éternité ne sont que des impressions de têtes de libellules flottant dans un rayon de soleil. »

Si donc il y a des univers plus vastes et plus merveilleux que le nôtre, il y a incontestablement des êtres dignes de les habiter et, par conséquent, infiniment plus avancés que nous à tous les points de vue.

Et vraiment avons-nous grand-peine à nous figurer des êtres plus avancés que nous ? des êtres par exemple, mieux constitués physiquement, n'ayant pas à lutter contre les maladies et les infirmités, plus forts et plus beaux, plus intelligents, plus savants, plus moraux, plus sages et plus heureux ?

A certains et trop rares instants où notre âme, transfigurée à la vue de quelque imposant et sublime spectacle ou par l'audition d'un flot éblouissant d'harmonie, se sent transportée d'un saint enthousiasme et ravie d'extase, ne nous arrive-t-il pas de percevoir ou de composer, comme dans un rêve, une de ces figures idéalement belles dont nous voudrions partager la vie, auxquelles nous voudrions ressembler ? A ces figures, que de tout temps nous avons appelées anges, archanges, séraphins, chérubins et Trônes, Dominations, Vertus et Puissances, n'avons-nous pas donné la grâce et la beauté de la femme, le doux regard, l'innocence charmante et le sourire ineffable de l'enfant ? Ne les avons-nous pas revêtues des blanches ailes du cygne ou de la colombe, et leur front ne l'avons-nous pas nimbé d'une céleste auréole ?

Et les dieux, les déesses, les demi-dieux, les lutins, les nymphes, les génies et les fées, n'est-ce pas l'imagination de l'homme qui les a créés de toutes pièces et qui leur a donné un langage : la poésie et la musique ?

Et l'on voudrait que Celui qui par milliards et milliards a créé les univers et leurs merveilles ne soit pas même aussi inventif qu'une de ses plus obscures et plus chétives créatures ! Autant vaudrait contester la lumière du soleil et notre propre existence.

Nous devons donc convenir que la pluralité des mondes a pour corollaire obligé la pluralité des existences, et nous fournit la preuve, la preuve la plus splendide et la plus éclatante de notre préexistence et de notre survivance, puisqu'il nous suffit de jeter un regard sur la voûte étoilée pour l'y voir inscrite en caractères éternellement lumineux et resplendissants.

Ainsi il n'est pas besoin de chercher des preuves plus palpables — s'il nous est permis de nous exprimer ainsi — telles qu'apparitions de fantô-

mes, visions d'êtres aimés disparus, matérialisations, manifestations orales ou écrites d'habitants de l'au-delà.

L'immortalité s'affirme à toutes les âmes, sous une face ou sous une autre. Celles qui ne la voient pas aujourd'hui la contempleront demain, quand elles auront, par leur travail et leurs efforts, écarté le voile épais qui la leur cache et qui n'est autre que l'ignorance.

Prochainement nous examinerons une série d'autres preuves plus « terre à terre » de ce passionnant, si discuté et pourtant si résoluble problème.

(à suivre).

ALGOL

LA LUMIÈRE

Sonnet dédié à Camille Flammarion.

Sous différents éclats apparaît la lumière,
Eblouissant Protée, aux avatars secrets,
Elle jaillit de la résine des forêts
Et la houille nous fait sa clarté coutumière.

Qu'elle soit humble lampe au nid de l'ouvrière
Ou rayon électrique, elle a les mêmes traits ;
Et sous ses vêtements, luxueux ou discrets,
L'homme peut remonter à sa source première.

Derrière la splendeur de l'astre, roi du feu,
Il atteint le grand jour de la sphère éthérée
Où les âmes des morts vivent dans leur milieu.

Et ce foyer astral du divin Empyrée,
C'est le soleil sans nuit, la fournaise sacrée,
Où la pensée est flamme avec l'esprit de Dieu.

Paris, février 1907.

JULIEN LARROCHE

EUSAPIA PALADINO

DANS LE MONDE DES MYSTÈRES

Impressions d'un homme de science sur les phénomènes d'Eusapia.

Les séances récentes données, tant à Milan qu'à Gênes par le célèbre médium napolitain, Eusapia Paladino, ont donné lieu à une polémique si vive, dans le monde spirite et anti-spirite, que les lecteurs de la *Revue* nous

sauront gré, sans nul doute, de leur faire connaître les impressions produites par les phénomènes obtenus dans ces séances médianiques sur le professeur « Enrico Morselli », bien connu parmi les psychologues et qui a consacré plusieurs années de sa vie à l'étude de la médiumnité. On sait que cet homme de science avait été un grand adversaire du spiritisme avant de se décider à en faire un examen sérieux et suivi. L'opinion de l'illustre professeur, fondée sur une longue expérience des phénomènes psychiques, qu'il a étudiés avec persévérance et en observateur consciencieux, sera donc d'un intérêt d'autant plus grand que sa réserve a été plus rigoureuse, et que ses connaissances en la matière ont été plus approfondies.

Le spiritisme et ses vues sur ce problème.

Le spiritisme, dit-il, est l'ensemble de la doctrine (sa théorie, ses faits et ses conséquences) qui admet la survivance de l'âme ou de la partie spirituelle de l'homme, dans son évolution à travers les temps et l'espace, et dans la possibilité que l'âme des défunts (l'esprit) possède des moyens de communiquer avec les vivants.

Et cette faculté aurait été donnée (d'après les spirites), à certaines personnes exceptionnellement douées d'une force particulière à laquelle on a donné le nom de « médianique », d'où est dérivé celui de « médiumnité ou médianité ». Cette faculté consisterait :

1^{re} Dans le pouvoir qu'auraient les esprits de s'incarner temporairement dans ces sujets, de parler à l'aide de leur voix et d'écrire à l'aide de leur main, etc...

2^{re} Dans l'extériorisation ou l'émanation d'un fluide, de nature occulte, fluide « animique », ou « odiqué », ou « périsprital » dont les esprits se serviraient pour se manifester, se matérialiser en formes tangibles, visibles, pouvant être photographiées, et agir à distance. A ces deux particularités on pourrait ajouter encore une autre faculté extraordinaire, qui concerne une catégorie distincte, quoiqu'elle y soit alliée, de phénomènes psychiques, « ultra-normaux » et consisteraient :

3^{re} Dans la perception des sens sans impression directe et la provocation, à distance, de sensations ou d'émotions chez d'autres personnes sympathiques et également sensibles.

Je laisse de côté tout ce qui concerne la doctrine, les divergences entre les différentes écoles spirites et les rapports qui existent entre les « phénomènes psychiques », aujourd'hui mieux connus sous le nom de « métapsychiques », tels que les phénomènes de télépathie, de prémonitions, d'hallucinations réelles, etc., et les phénomènes justement nommés « spirites » selon l'acception générique de telles causes ; et je me contente d'observer que la synonymie « anglo-américaine » qu'on prétend exister entre le spiritisme et

le spiritualisme n'est point exacte, de même qu'il semble absurde, de prime abord, de traiter le « néo-spiritualisme », au point de vue philosophique et théologique.

On peut être spiritualiste, c'est-à-dire admettre la dualité de la nature humaine composée d'esprit et de matière, ou encore la prédominance de l'esprit sur la matière, sans pour cela être « spirite ».

Un grand nombre de philosophes et tous les adeptes des grandes religions, à l'exception de quelques-unes, croient au spiritualisme, mais n'acceptent pas pour cela la doctrine ou l'hypothèse spirite. Ce qui caractérise celle-ci, c'est la croyance précise et déterminée dans l'intervention de « l'Entité » ou « Intelligence occulte », dans certains faits qui ont lieu dans la présence des médiums, parmi lesquels se trouve Eusapia Paladino ; et dans la possibilité de leurs communications ou messages.

Eh bien, dans les faits qui se manifestent par l'intermédiaire d'Eusapia, dans les phénomènes plus ou moins « ultra-normaux » qui se produisent avec elle, trouve-t-on les preuves de cette intervention des « esprits » avec les vivants, de ce commerce entre le monde sensible et le monde ultra-sensible ?

Afin qu'aucune équivoque ne puisse naître de mes recherches d'investigateur et des vues que je professe sur les études psychiques, je dis tout de suite : « Non. » De tout ce qui m'a été donné d'observer ou d'annoter, dans mes expériences passées et récentes avec « La Paladino », le spiritisme et ses phénomènes n'y entrent pour rien ; et ces phénomènes ne sont pas non plus les manifestations, les faits ou les messages des esprits désincarnés, ni les âmes des défunts.

Quant à son fameux « John Keing » (dont je donnerai ailleurs la curieuse généalogie), ce n'est pas « un esprit » mais une création suggestive de son « subconscient », un personnage fantastique de ses rêves, comme en avait eu déjà l'intuition le professeur Ochorowicz de Varsovie.

Mais à celui qui me demande, et ils sont nombreux ceux qui, jusqu'à présent, m'ont interrogé sur cette question, ce que je pense des phénomènes physiques attribués à Eusapia, et si je les crois réels, authentiques, vrais, je réponds : Oui ! Ces phénomènes, dont l'acceptation m'a paru d'abord basée sur (l'erreur) ou sur l'ingénuité, sur la fraude ou l'illusion des sens, sur la bonne foi ou le parti pris, sont en « très grand nombre vrais et réels » ; et quant « au petit nombre » sur lesquels je n'ai pas acquis de certitude, ils n'infirment nullement l'existence d'une catégorie extraordinaire ou ultra-normale de faits dépendant d'organismes particuliers et d'activité individuelle.

En vérité, j'en suis convaincu, « La Paladino », à part les réserves que tout homme de science positive doit faire sur l'interprétation des faits et leur nature intime, est un sujet doué vraiment, sûrement de ce pouvoir excep-

tionnel qu'on nomme « médiumnité ou médianité », de ces forces encore inconnues que peut-être tous les organismes vivants (surtout humains) possèdent en quantité variable et capable de se manifester sous des aspects divers. Mais dans toute la série des phénomènes d'Eusapia, que j'ai étudiés dans le cours de trente séances, il ne se trouve, à mon avis, aucune part sérieuse, aucune évidence de la doctrine spirite ; je dirai plutôt que mes observations la contredisent et la combattent entièrement.

On s'occupe de la question du spiritisme depuis plus de cinquante ans et si personne ne peut prévoir encore quand elle sera résolue, tout le monde est désormais d'accord pour lui accorder une grande importance parmi les problèmes laissés en héritage depuis le xix^e jusqu'au xx^e siècle.

Personne donc ne peut méconnaître que le spiritisme ne soit un courant puissant, une tendance de la pensée contemporaine. Si, pendant de longues années, la science académique ou universitaire a méprisé toutes les catégories des faits que le spiritisme a pu, en bien ou mal, à tort ou à raison, concentrer en lui pour en subsister et s'en constituer les éléments de son système doctrinal, tant pis pour la science ! Et pire encore pour les hommes de science qui sont restés sourds et aveugles en face des affirmations, non pas des croyants et des sectaires, mais des observateurs sérieux et honnêtes tels que Crookes, Lodge et Richet et tant d'autres. Je ne rougis pas de dire que j'ai, dans la modeste recherche de mes forces, contribué à ce scepticisme obstiné jusqu'au jour où j'ai pu briser les liens d'une prévention absolue qui s'était présentée tout d'abord à mon esprit.

Mais le spiritisme est une question scabreuse, ardue, provocante ; pour peu que deux amis soient d'opinion différente sur « les esprits », ainsi que sur l'honnêteté d'Eusapia, ils finissent toujours par se disputer avec trop de vivacité, par se séparer et s'invectiver réciproquement de sarcasmes amers tels que d'ingénu, d'ignorant et d'esprit faible... et d'autres termes semblables du langage humain.

En ce qui concerne l'ensemble encore trop hybride et multicolore des faits ou phénomènes qui constituent le matériel des pratiques empiriques des « spirites », ou qui se sont rencontrés et combinés dans la doctrine du « Spiritisme » on est disposé, en général, à croire trop ou rien du tout ; et les incrédules ne sont pas moins obstinés dans leur scepticisme et déraisonnables dans leurs négations que ne le sont les croyants dans leurs affirmations et leur fanatisme. J'écris ceci avec connaissance de cause, car j'ai été moi-même pendant plusieurs années, non seulement un « anti-spirite » des plus tenaces, opposé à l'hypothèse de la survivance et de l'intervention des désincarnés ou d'autres entités occultes, dans les phénomènes qui se disent ou prétendent être spirites (tout en maintenant mon attitude scientifique), mais je suis aussi un sceptique acerbe à l'égard de la réalité objec-

tive de ces phénomènes et à l'égard des « forces » nouvelles et diverses de l'activité physico-chimique et bio-psychique connues (et là-dessus j'ai changé d'opinion).

Je fais cependant une distinction entre les phénomènes qui appartiennent à la « médianité intellectuelle », telles que les personnifications (que les spirites appellent possessions ou incarnations provisoires), l'écriture indirecte (par automatisme), les messages acoustiques, la lucidité ou clairvoyance, la transmission de la pensée (que certains spirites modernes supposent aussi venir des morts !) C'est-à-dire, je sépare les phénomènes qui sont produits par la personne ou la personnalité du médium et appartiennent directement au domaine psychologique et les considère essentiellement en opposition avec les interprétations faites au nom du spiritisme classique et traditionnel.

Selon moi, et je suis d'accord ici avec la grande majorité des psychologues expérimentateurs et des aliénistes cliniques, ces phénomènes peuvent s'expliquer au moyen des principes et des lois de la physio-psychologie, de la psychopathologie et être admis comme des faits purement psychologiques, étudiés scientifiquement et expérimentalement, de la psychologie super-normale.

Mais de même que tant d'autres observateurs des faits positifs et naturels, je ne puis reconnaître pour réels et authentiques, jusqu'à preuve certaine, les phénomènes qui relèvent de la « médianité physique » tels que le mouvement des objets sans contact, les lévitations, les apparitions lumineuses, les apports, les matérialisations, les fantômes organisés comme les vivants, etc.

Ainsi que la généralité des physiologues, des physiciens et des psychologues je crois que cette catégorie de phénomènes se manifeste, s'extériorise de la personne du médium, et le plus près de son corps, et n'a pas d'existence objective ni de consistance scientifique; je me refuse à admettre que l'activité dont sont susceptibles l'organisme et le cerveau humain puisse agir au delà des limites des téguments du corps.

Ceci est encore réfuté par tous ceux qui n'ayant pas fait d'expérience, suffisamment contrôlée sur les médiums de la force d'Eusapia, se maintiennent dans un scepticisme à présent irrationnel et suranné.

Donc, à part les communications mentales ou provenant des désincarnés bien identifiés, comme le sont celles attribuées aux célèbres médiums Stainton-Moses, Hélène Smith, M^{me} Piper (dont la médiumnité a été cependant contestée), les phénomènes physiques attribués aux médiums plus connus encore du grand public, tels que David Home, Slade et Eusapia Paladino, représentent la part plus importante scientifiquement, parce qu'ils sont susceptibles d'observations directes et de recherches expérimentales.

tales. Et pourtant il est vrai que ce sont les plus merveilleux parce qu'ils semblent outrepasser les lois physiques ordinaires et qu'ils deviennent les plus suspects et exigent une plus grande évidence de preuves. Le grand public qui les entend décrire et ne peut pas les voir en action, n'y croit pas et est plutôt disposé à croire que ceux qui les affirment comme réels et authentiques, ou sont les jouets de la fraude grossière ou sont en proie à une hallucination des sens, à une illusion de l'esprit.

Tel a été mon état d'âme pendant plusieurs années et telle est la raison pour laquelle, ayant exprimé d'une manière ouverte mes doutes sur la sincérité d'Eusapia, je ne fus pas admis aux séances de Milan en 1892, quoique j'eusse été spécialement recommandé par mon ami regretté E. Torelli-Viollier (qui ne s'était pas encore révélé explicitement antipaladinien).

Il m'a donc fallu attendre jusqu'à la fin de 1901, époque à laquelle je fus admis comme anonyme par Eusapia, aux séances du Cercle Minerve de Gênes, lesquelles eurent tant d'écho dans le monde spirite et antispirite, ont soulevé des polémiques acerbes et causé la publication de tant de livres. Depuis lors j'ai eu l'occasion d'assister à un grand nombre de séances données par Eusapia, et j'ai vu encore d'autres médiums non moins intéressants, quoique ayant moins de notoriété.

Aujourd'hui que je suis muni d'une expérience suffisante, après avoir longuement et mûrement réfléchi sur ce que j'ai vu et touché du doigt, après avoir étudié sans relâche, pendant des années, la question de la médiumnité, j'ai changé d'opinion. Et aujourd'hui, j'écris avec la pleine conscience d'être dans le vrai ou pour le moins d'avoir tiré profit de ce qui pour moi est résulté comme vrai. C'est-à-dire que les phénomènes physiques médianiques attribués à Eusapia sont, dans leur plus grande majorité, réels, authentiques, sincères ; qu'il pourrait y avoir, dans la série jusqu'ici innombrable de ses manifestations « spirites », un mélange de quelques phénomènes mixtes, quelquefois aussi des tentatives (ingénues et puériles) de fraude de sa part, des illusions ou des erreurs d'appréciation de la part des assistants ; mais dans l'ensemble des phénomènes produits par Eusapia, pour un homme de science sérieux, pour un observateur impartial, pour un élève compétent dans la psychologie, il y a une existence objective et une consistance positive égale à celles qui peuvent ressortir de toutes les catégories des faits tombant sous le bon sens et le raisonnement normal, contrôlés et reconnus conformes aux vraies règles de la méthode expérimentale. Personne ne s'en étonnera en voyant l'intérêt avec lequel les psychologues s'occupent aujourd'hui de la médiumnité d'Eusapia Paladino.

Une large part a été fournie à la cause néo-spiritualiste par les séances d'Eusapia, dont les phénomènes ont été reconnus vrais par des hommes de science sérieux tels que Richet, Ochorowicz, Schiapparelli, de Rochas,

et sont restés en grande faveur chez un certain nombre d'hommes de science de valeur de l'Angleterre.

Je conclus et je dis que malgré les accusations de fraude, malgré la vulgaire et puérile technique de ses expériences, malgré la très rare faculté intellectuelle de ses manifestations et la prédominance des faits physiques, et peut-être pour cette raison seule, Eusapia représente un des problèmes vivants les plus dignes d'examen. Une de ses séances est une cause de stupeur (d'étonnement), pour celui qui y assiste, et d'incrédulité pour celui qui n'entend ni ne lit les choses extraordinaires.

(A suivre.)

Gênes, février 1907.

Professeur ENRICO MORSELLI

Traduit de l'italien

Professeur C. MOUTONNIER.

Le Surnaturel Expérimental

Ce titre de surnaturel expérimental paraîtra peut-être vouloir concilier des termes contradictoires. N'y a-t-il pas, en effet, une véritable antinomie entre ce qui, par définition même, demeure en dehors des prises de l'expérience et les résultats d'une science positive et concrète ?

Si nous interrogeons les philosophes spiritualistes, ils nous déclarent qu'il y a deux mondes irréductibles l'un à l'autre, le monde de la matière et le monde de l'esprit. Au-dessus de ce dernier, la théologie chrétienne place celui de la grâce, inaccessible à la nature, à l'obtention duquel nous n'avons aucun droit, impénétrable puisque nous n'avons à notre disposition que des forces toujours défaillantes incapables de nous y donner accès. Le surnaturel ainsi considéré devient pour l'esprit quelque chose d'incompréhensible. Quel peut bien être ce monde auquel rien ne correspond et qui plane invisible et mystérieux au-dessus de nos têtes ? S'il demeure incommunicable pour notre âme, comment a-t-elle pu en concevoir même l'existence ? L'intervention d'une révélation d'en haut n'explique rien, car elle n'a pu être efficace qu'en influençant notre raison. Il y a donc eu, à un moment donné, un contact nécessaire, obligatoire entre ce monde et nous. La vérité est que cette vie surnaturelle est déjà en nous et qu'elle n'a jamais cessé d'y être.

Ces mêmes théologiens qui déclarent le monde de la grâce trop haut pour nos aspirations naturelles qui expirent avant d'y atteindre, affirment en même temps que notre âme est créée à l'image de Dieu. Ce qu'il faut croire,

c'est que la vie divine est partout, dans la molécule comme dans la conscience : autrement c'est l'univers qui devient un mystère.

N'y aurait-il pas moyen de réunir ces deux vies ? Assurément, à condition toutefois que ce surnaturel, purement conventionnel, ne soit pas autre chose que la zone encore inexplorée de la nature. S'il en est ainsi, à mesure que la nature sera mieux connue, elle deviendra partie intégrante du surnaturel qui irait toujours s'élargissant en ondes concentriques. En un sens, tout serait divin, tout marcherait vers l'Absolu dont la vie diffuse, dans tout l'univers, l'anime et le soutient.

Ainsi s'évanouirait de devant l'esprit cet abîme béant et sans limite que la théologie et la philosophie avaient fait naître sous ses yeux.

On raconte que Christophe Colomb, rêvant sur le rivage de la mer, eut son attention éveillée par des plantes exotiques que le flot amenait du large. Ce fut, dit-on, ce simple détail frappant son esprit attentif qui fit naître en lui la pensée que peut-être, au delà de l'Océan sans borne il y avait une terre inconnue.

Ce sont également de simples phénomènes, étrangers à notre vision habituelle, qui nous portent aujourd'hui à conclure à l'existence d'un au-delà, non sans analogie avec notre monde et qui en serait le prolongement. En réservant pour plus tard la question de Dieu, afin d'établir une gradation dans le développement des idées, n'y a-t-il pas déjà en nous une aspiration vers cet au-delà, une exigence pressante qui nous sollicite et nous fait conclure à l'existence d'un principe supérieur à la nature physique ? Ne serions-nous pas comme ces êtres symboliques de la mythologie dont une tête humaine prolongeait le corps animal ?

Afin de réduire le plus possible l'abîme qui sépare l'esprit du corps, il convient d'abord de voir s'il n'y a pas un pont capable de les relier, s'il n'existe pas un élément de nature mixte qui pourrait rentrer en communication avec le plan physique et atteindre le monde de l'esprit. Après cette découverte, il serait aisé d'opérer la jonction et de comprendre même le mode de compénétration de ces trois vies qu'un regard superficiel a pu disjoindre, mais qu'une vue plus profonde tend à rapprocher. Nous serions alors autorisés à conclure que là où il semblait y avoir dissociation et différence de nature il n'y a que nuances et degrés.

I

En déclarant ainsi le Surnaturel expérimental, en faisant de cette vie supérieure un prolongement de la Nature, nous nous plaçons d'emblée à l'opposé des philosophes spiritualistes et des théologiens. D'un autre côté, en introduisant le Surnaturel dans l'Univers, nous nous inscrivons en

faux contre les affirmations du matérialisme qui en élimine tout élément spirituel.

La thèse que nous allons essayer de soutenir est celle-ci :

La force prime la matière ; celle-ci n'est qu'un épiphénomène qui repose sur une énergie toute spirituelle et qu'un effort intéressé a pour ainsi dire coagulé à sa surface ; car de même que nous ne comprenons pas comment la communication a pu s'établir entre des mondes superposés autrement que par une gradation, aussi lente que l'on voudra, mais qui finira toujours par les unir et les confondre, nous ne saisissons pas davantage comment la vie, la pensée et la volonté peuvent se ramener aux qualités si précises que l'école positiviste attribue à la matière. Ou bien la matière est ce qu'elle nous apparaît, et alors on se demande comment l'idée peut la rejoindre, ou bien elle est plus riche que ses apparences ne le font soupçonner et renferme des énergies spirituelles, mais cette méprise est fatale au matérialisme, ce n'est plus qu'une illusion ; il croyait ne tenir qu'une matière brute et, en réalité, c'est de l'esprit qu'il possédait.

On le voit, si l'on s'en tient aux systèmes philosophiques, c'est un perpétuel conflit, un malentendu sans issue. Le grand défaut de ces théories, c'est d'avoir traité le plus grave de tous les problèmes philosophiques avec des vues purement spéculatives et d'avoir négligé l'intuition. C'est elle, cependant, qu'il faut croire ici, car son affirmation désintéressée est l'écho fidèle de la vie profonde ; elle seule peut fournir à notre pensée une issue libératrice.

Sur cette question de l'union de la matière et de l'esprit, où, pour la restreindre à la psychologie de l'âme et du corps, il y a deux attitudes possibles pour l'intelligence : une première attitude qui consiste à ériger la matière cérébrale en absolu et à la placer au premier plan ; une seconde, tout intérieure, qui fait que l'on examine non plus du dehors mais du dedans tous les phénomènes psychologiques.

Pour un certain nombre de psychologues modernes, l'âme n'est pas une entité à part, une monade distincte ; elle n'est qu'une somme de fonctions constamment liées à des conditions physiques. D'après ce système, nous ne devons pas considérer l'élément psychique comme quelque chose d'indépendant qui serait avec ou dans le corps, mais bien comme immuablement lié à notre existence corporelle et, simple efflorescence de la matière, tout nous porte à croire que le jour où notre organisme se désagrège, elle s'abîme avec lui dans le néant, ou plutôt est ressaisie et emportée par le grand courant de vie universelle, semblable à ces dryades et à ces nymphes de la Grèce antique qui s'évanouissaient quand mouraient les chênes et les cyprès sacrés qui leur servaient d'asile.

Cette union intime de l'âme et du corps n'est plus à démontrer depuis

les découvertes de la psycho-physique et de la psycho-physiologie ; mais il y a, au cœur même de ce système positiviste, une faiblesse qui lui enlève une partie de sa vitalité. Comment donc expliquer, en dehors d'un principe distinct de la matière, notre synthèse psychologique ? Ou bien on admet la finalité et on est ainsi obligé de recourir à une idée directrice cause véritable de cette synthèse, ou bien on l'abandonne et on retombe alors dans les difficultés du mécanicisme.

Mais n'est-ce pas une prétention arbitraire de faire de l'esprit une simple réalité d'apparence ? Si nous rentrons en nous-mêmes, pour des raisons philosophiques ou morales, nous arrivons à nous rendre compte que la matière cérébrale est plutôt une réalité de forme, tandis que la réalité substantielle est esprit et volonté ! On peut mettre le matérialisme au défi de définir la matière sans en faire une réalité consciente. Comment alors peut-il ramener à de simples phénomènes mécaniques tous les actes de l'intelligence ? Quelle que soit la définition que l'on donne de l'abstraction et de la généralisation, il y a, dans ce processus de la raison, quelque chose d'irréductible à la simple matière. Les maîtres de la psychologie contemporaine sont d'accord pour dire qu'il est impossible de ramener, par des identifications successives, la psychologie à la physiologie, celle-ci à la chimie ou à la physique et ces deux dernières à de simples modifications spatiales, à du mouvement et à de l'étendue.

Ceux qui ont suivi le mouvement des idées philosophiques connaissent le fameux discours de Dubois-Raymond au Congrès général de Leipzig en 1872 :

« Aucun arrangement, disait-il, aucun mouvement imaginable de particules matérielles ne peut nous aider à comprendre le domaine de la conscience. Quelle connexion pourrait-on bien imaginer entre des mouvements déterminés d'atomes déterminés dans mon cerveau et des faits primitifs indéfinissables, mais indéniables, comme ceux-ci : j'éprouve de la douleur, j'éprouve du plaisir, je goûte du sucré, je sens le parfum d'une rose, j'entends le son des orgues, je vois du rouge ! Qu'il soit complètement impossible aujourd'hui et qu'il demeure à jamais impossible de comprendre les processus spirituels à l'aide de la mécanique des atomes du cerveau, c'est une vérité qui n'exige pas d'explication. »

Les philosophes qui tiennent à l'heure présente en France, en Angleterre et en Allemagne, la tête du mouvement intellectuel, protestent avec énergie contre l'identification de la matière et de la pensée. « Les systèmes qui veulent tout réduire à des quantités et à des rapports sont chimériques, écrit M. Fouillée, la qualité ne peut être le résultat d'une simple différence dans le nombre et la position d'unités qualitativement égales, ou encore qualitativement nulles ; elle ne peut être une simple forme de

« la quantité; c'est au contraire la quantité elle-même qui est une espèce de
« qualité primitive. »

Quand on pénètre au fond des idées d'Herbert Spencer, on voit clairement qu'il établit une distinction radicale entre les phénomènes nerveux et les événements psychologiques. Voici quelle est la conclusion des premiers chapitres de ses principes de psychologie consacrés à l'étude des phénomènes nerveux : « Nous avons maintenant devant nous une catégorie de faits
« qui n'ont avec ceux qui nous ont occupés jusqu'à présent, aucune com-
« munauté de nature visible ou concevable. Les vérités que nous devons
« établir ici sont telles que leurs éléments mêmes échappent à la science
« physique. L'observation et l'analyse objective nous font défaut, l'observa-
« tion et l'analyse subjective doivent les remplacer. »

Wundt est certainement un des penseurs les plus puissants de notre époque. Chez lui, la philosophie est l'aboutissant de la Science, elle découle de ses travaux de laboratoire. Or, voici le jugement sévère qu'il porte sur le matérialisme : « Le matérialisme considère le psychique comme une fonc-
« tion ou comme une propriété de la matière organisée, absolument comme
« les autres fonctions physiologiques : la contraction du muscle, la produc-
« tion de la chaleur, etc., il n'y a dans toutes que des mouvements des élé-
« ments matériels. Or, le point de départ et les conclusions de cette théorie
« sont également défectueux. »

Ces affirmations non suspectes sont un témoignage rendu en faveur de l'existence en nous d'un principe qui n'est pas matériel.

Quand nous employons le mot matière il s'agit de cette matière étendue et pondérable qui est celle des physiciens, car le but de cette étude est justement de montrer que la matière mieux connue, loin de repousser l'esprit comme incompatible avec sa nature, marche au contraire à sa rencontre.

C'est dans un ouvrage de jeunesse, *l'Avenir de la Science*, que Renan écrivait ces lignes : « Pour moi, je ne connais qu'un seul résultat à la Science,
« c'est de résoudre l'énigme, c'est de dire définitivement à l'homme le mot
« des choses, c'est de l'expliquer à lui-même, c'est de lui donner, au nom
« de la seule autorité légitime qui est la nature humaine tout entière, le
« symbole que les religions lui donnaient tout fait et qu'il ne peut plus
« accepter. Oui, il viendra un jour où l'humanité ne croira plus, elle saura;
« un jour où elle saura le monde métaphysique et moral, comme elle sait
« déjà le monde physique. »

Ces paroles, vieilles de plus d'un demi-siècle, ne sont qu'à moitié vraies. Cette connaissance du monde physique que Renan attribuait à la Science positive, la Science d'aujourd'hui, revenue de bien des illusions et de bien des enthousiasmes, déclare ne pas la posséder.

Renan s'imaginait que le progrès s'accomplirait toujours dans le même

sens, sans surprise déconcertante et sans bouleversement : il croyait qu'à force de parcourir la série des phénomènes et de les approfondir, on trouverait la cause explicative des questions posées par la métaphysique et la morale, mais voilà que c'est par un effondrement qui a fait monter à la surface ce qui était sous-jacent, que la science se prépare à atteindre la métaphysique.

L'erreur de cet écrivain incomparable a été de croire que tous les phénomènes de la vie et de la conscience trouveraient leur explication dans les qualités de la matière mieux connue ; or, c'est justement par l'évanouissement de ces qualités, par la réduction de la matière à la force que s'accomplit le prodige. Comme un autre Protée, cette matière s'est dérobée, quand on croyait le mieux la saisir : les unes après les autres, ses propriétés les plus irréductibles ont disparu, et il ne reste plus, pour le philosophe physicien, qu'une énergie insaisissable et mystérieuse. C'est donc par une sorte de coup d'État, par une révolution ou mieux encore par une révélation inattendue de sa constitution intime, que la matière, en nous apparaissant sous une forme plus idéale et plus subtile, a opéré le passage jusqu'alors infranchissable de la physique ordinaire à la métaphysique. Cette conclusion encore éloignée, que nous ne faisons qu'énoncer, sera plus loin développée avec plus d'ampleur.

Les affirmations précises des philosophes que nous avons cités, tout en soulignant l'incurable faiblesse des théories mécanicistes, soulèvent elles-mêmes de graves difficultés. C'est bien d'admettre comme elles le font un principe distinct de la matière et par là de se séparer radicalement du matérialisme, mais comment concevoir alors l'union de deux entités distinctes et réfractaires par leur nature à toute alliance ? Malgré toutes les nuances d'interprétation et les atténuations apportées à leurs affirmations, l'homme se trouve comme le voulait Descartes coupé en deux : d'un côté se trouve l'esprit, de l'autre le corps, mais notre besoin d'unité s'insurge contre cette dissociation que combattent, en outre, de multiples expériences. Comment expliquer l'action simultanée, l'influence réciproque des actes de l'esprit avec les mouvements cérébraux ! L'hypothèse de l'harmonie préétablie de Leibnitz est insoutenable et depuis longtemps abandonnée ; et cependant l'intimité de ces deux centres d'action et de vie est si grande, que cette hypothèse avait paru plausible.

Le problème de l'union de l'âme et du corps a toujours été le grand tourment de l'intelligence et c'est plus que tout autre celui de la pensée moderne. Le meilleur moyen de s'en rendre compte, c'est de faire l'exposé des tentatives stériles, des inutiles efforts de la philosophie pour expliquer avec la seule matière la personnalité consciente.

A la question de l'union de l'âme et du corps se rattache intimement celle

de la personnalité. Si vraiment il y a une distinction radicale entre l'esprit et la matière, une certaine vie distincte doit appartenir à l'un et à l'autre : et comme la vie du cerveau est essentiellement mouvante, qu'elle se ramène à une série de vibrations moléculaires, elle est caractérisée par des changements successifs. La vie de l'esprit, au contraire, sous une mobilité apparente, semble avoir une existence immuable. Cependant les philosophes positivistes, même ceux qui admettent comme évidente la classification entre la physiologie et les phénomènes psychiques, refusent à la vie de l'esprit, à la conscience qui en est la manifestation suprême, toute consistance, et ne voient en elle qu'un écoulement perpétuel de phénomènes fugitifs.

La question est de savoir quel est le bien fondé de cette attitude et si elle ne serait pas due à une interprétation défectueuse de la matière et de l'esprit.

L'affirmation de l'école empirique est radicale puisqu'elle nie l'existence du moi permanent et l'identité de la personne, et cela malgré les protestations de la conscience.

Pour le positivisme, il n'y a dans notre moi qu'une juxtaposition d'états psychologiques jouissant chacun d'une anatomie propre, en sorte que notre personnalité ne serait rien autre chose qu'une série d'états conscients.

Paulsen résume ainsi la pensée de Wundt : « L'âme n'est pas immuable comme l'atome ; c'est plutôt le changement continu qui la caractérise. « Jamais elle ne se retrouve identique à un état antérieur comme l'atome qui sort d'une combinaison. On ne peut donc dans un même sens donner le nom de substance à l'âme et à l'atome. »

Pour lui, le moi serait donc toujours en train de se faire et demeurerait insaisissable dans son perpétuel devenir.

Paulsen lui-même, avec des nuances, professe la même théorie. « Jamais, dit-il, une pensée, une volition n'apparaît seule, isolée, mais toujours dans un ensemble de phénomènes que nous appelons la vie de l'âme. »

Voici maintenant l'argumentation de Taine :

« Soit une sensation de saveur, puis une douleur dans la jambe, puis le souvenir d'un concert. Je goûte, je souffre, je me souviens.

« Dans tous ces verbes se trouve le verbe être et tous ces jugements contiennent le sujet « je » lié par le verbe être avec un participe qui désigne un attribut. Or, en tout jugement, le verbe « est » énonce que l'attribut est un élément, un fragment, un extrait du sujet inclus en lui, comme une portion dans un tout. C'est là tout le sens et tout l'office du verbe être ; et il en est de même ici que dans les autres cas. Donc le verbe énonce ici que la sensation de saveur, de souffrance, le souvenir du concert sont des éléments, des fragments, des extraits du moi. Nos événements successifs sont donc les composants successifs de notre moi. Il est tout à

« tour l'un, puis l'autre ; ce n'est que par une illusion d'optique que nous « créons une substance vide qui est le moi pris en lui-même. La substance « n'est rien autre de plus que la somme des événements. » Pour illustrer sa pensée, l'auteur cite l'exemple bien connu de la planche divisée par des traits multiples et dont la substance n'est autre que leur réunion.

Mais si habile que soit cette théorie, si bien conduite que soit cette analyse grammaticale, on ne voit pas comment, la réalité substantielle de notre moi étant niée, nous pouvons admettre la réalité de nos états psychologiques. La conscience ici proteste contre une pareille affirmation, car en même temps qu'elle nous atteste la multiplicité de ces états, elle les revendique comme siens, elle affirme que c'est le moi qui en est l'auteur, que ces pensées, ces volitions sont bien les siennes et qu'il doit en prendre la responsabilité puisque, dans tout le drame de l'existence, c'est lui qui est l'acteur véritable.

De plus, un autre phénomène nous frappe, celui de la succession ; il y a au dedans de nous un va-et-vient continu de phénomènes variés tantôt pêle-mêle et désordonnés, tantôt parfaitement coordonnés et reliés entre eux, souvent subits et imprévus, souvent aussi provoqués. C'est ainsi que nous passons par toute la série des sensations et des sentiments, par toutes les alternatives. Notre corps subit les impressions les plus variées et notre âme passe par les transes de l'angoisse pour renaitre à l'espérance. Il n'y a pas jusqu'à nos pensées qui, après avoir été claires et lumineuses, perdent de leur lucidité et finissent par assombrir notre cerveau après l'avoir éclairé. Rien n'est mobile comme les états de l'âme, et la vie psychologique constitue bien un mouvement perpétuel.

Cependant, malgré le flot continu de nos sensations, de nos pensées et de nos volitions, par une intuition profonde de notre conscience, nous nous considérons comme la cause véritable de tous ces changements.

Dans cet écoulement incessant quelque chose dure, c'est notre moi qui rallie autour de lui, comme autour d'un centre immobile et fixe, et par une sorte d'attraction invincible, les moindres faits de notre vie.

Comment, du reste, pourrions-nous constater cette succession de phénomènes intermittents, si notre personnalité ne s'étendait pas au delà de ces phénomènes eux-mêmes ? Si le tissu de ma vie psychologique était fait de ces événements fugitifs, alors même que chacun d'eux serait doué de conscience, ils ne pourraient constater que leur être isolé et solitaire : chaque état d'âme serait comme un flot séparé ; et cette conscience particulière dont la vision ne s'étendrait pas au delà d'elle-même et qui s'éteindrait à l'apparition d'un nouveau phénomène, ne pourrait que se constater elle-même sans pouvoir jamais concevoir qu'elle a été précédée et qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres.

Mais d'où vient alors l'idée de succession ? « A un crochet peint sur un

« mur, dit Taine, reprenant l'exemple de Stuart Mill, on ne peut suspendre « qu'une chaîne peinte sur un mur. » Mais l'esprit anglais peut se tourner contre le positivisme. Si l'activité de mon moi est « un crochet peint sur le mur », la chaîne qui s'y trouve attachée et dont les anneaux sont formés par la série des phénomènes, ne peut être en effet qu'une chaîne peinte également sur le mur. Or, l'illusion du positivisme consiste justement à vouloir attacher à un crochet fictif, le moi, une chaîne réelle représentant la multiplicité de nos états de conscience. Le cas est embarrassant pour les philosophes de cette école qui ne reconnaissent comme unique base de connaissance que des faits concrets sans aucune substance comme support. La science elle-même devient une fantasmagorie, nous rentrons dans un domaine où circulent des ombres plus floues et plus fuyantes que celles rencontrées par Orphée dans sa descente aux Enfers.

David Hume tente de vaincre cette difficulté en faisant intervenir un rapport logique qui unirait ces divers phénomènes. Mais comme le fait remarquer avec justesse M. Bergson, il n'y a de rapport logique que pour une intelligence capable de comparer entre deux termes différents. L'existence d'un moi distinct capable d'établir la comparaison redevient donc nécessaire.

Les modifications apportées par Stuart Mill ne sont guère plus satisfaisantes. Il considère le moi comme une sorte d'écheveau formé par l'enroulement de nos états de conscience présents ou possibles. Pour lui, comme pour Hume, le moi n'est qu'une collection, mais, et c'est par là que sa théorie est originale, il reconnaît qu'entre les états psychologiques successifs il y a quelque chose de commun. Quant à la nature de cette entité, Stuart Mill l'ignore ; mais il n'y a que deux solutions : ou bien il dote la qualité commune de permanence et alors il retombe dans la théorie spiritualiste, ou bien il la dissout en phénomènes successifs et sa théorie ne peut plus s'énoncer qu'au prix d'une contradiction.

Un aveu précieux du penseur anglais est à retenir : il déclare l'empirisme incapable d'expliquer le souvenir, car le souvenir exige la continuité de l'existence psychique. Une conclusion, dès lors, s'impose : il faut qu'en dehors de ces phénomènes transitoires, il y ait quelque chose de durable, un non phénomène, un noumène vivant et conscient, d'une conscience plus riche que chaque conscience individuelle, qui soit comme le sujet foncier de tous les états superficiels de notre moi.

Sans rien préjuger sur la nature de ce moi, sans soulever dès maintenant des difficultés que nous rencontrerons plus loin, nous pouvons déjà tirer une conclusion : il faut qu'en dehors de tout ce qui est en nous changement et mouvement, il y ait une personnalité, mystérieuse sans doute dans les profondeurs, mais réelle et stable dans son existence. A cause même de sa nature impénétrable, nul ne peut fixer de limites à sa puissance ; il y a

place en elle pour toutes les émotions et les aspirations, et qui sait si elle ne porte pas dans ses flancs toute la psychologie la plus anormale et la plus transcendante. Le jour où des manifestations encore inédites de ce moi profond apparaîtront à sa surface, où des activités insoupçonnées se feront jour, rien ne sera ruiné dans l'ancienne psychologie, rien ne légitimera non plus le rejet en bloc de faits qui, sortant des profondeurs de l'être, n'étaient pas encore apparus au dehors.

Comme dans toute erreur il y a une âme de vérité, les affirmations de l'école positiviste ne sont pas sans quelque fondement et plusieurs de leurs conclusions sont légitimes.

Le positivisme, nous l'avons vu, ne veut pas admettre la distinction du moi et de ses phénomènes; il ne peut concevoir une personnalité à part dont l'action, pour ainsi dire à distance, serait un mystère. La conscience, disent-ils, ne peut être comme un spectateur indifférent qui verrait s'écouler sa propre vie sans y prendre part. Telle était cependant l'opinion des philosophes spiritualistes de la première partie du siècle dernier qui se mettaient à leur fenêtre pour se regarder passer dans la rue. A la réflexion on se demande vraiment ce que pourrait bien être ce moi distinct de ces états psychologiques.

Nul mieux que M. Bergson n'a vu toutes les difficultés de ce délicat problème; aussi c'est lui que nous allons suivre dans cette étude.

Comme le disent avec raison les positivistes, la conscience ne distingue pas le moi de ses états; ce qu'elle connaît c'est, par exemple, un moi joyeux ou triste et non pas un moi indifférent qui contemplerait béatement sa joie ou sa douleur. L'affirmation contraire serait opposée à toute vraisemblance. Il faut bien que ce principe d'unité qui subsiste à travers le cours de ses états psychologiques soit affecté par chacun de ces états, sinon on ne pourrait dire qu'il en a conscience. Si donc chaque phénomène se décalque pour ainsi dire sur notre moi, il se trouve par là réduit à une série de changements, et pour satisfaire l'hypothèse spiritualiste classique, il faudra supposer un nouveau moi inerte et indifférent derrière tous ces changements transitoires dont le précédent moi était composé. Mais ce second moi ne sera pas plus privilégié, ni plus indépendant que le premier et le même raisonnement pourra s'appliquer indéfiniment. Si donc l'on persiste à faire du moi un être distinct de nos états successifs, ou ce moi restera étranger à tout ce qui se passe et alors il sera comme s'il n'était pas, puisque ni sensations, ni idées, ni sentiments ne feront sur lui la moindre impression, ou bien il s'apercevra de tous ces phénomènes et en sera affecté, mais dans ce cas, ces affections sont de véritables états de conscience successifs et nous retombons dans la théorie positiviste. Le problème consiste, pour ne pas rouler

dans un cercle vicieux, à expliquer ce qu'il y a de commun entre des états qui se succèdent et se distinguent.

L'école idéaliste, elle aussi, apporte son essai d'explication. D'après elle, il n'y a rien de plus dans la conscience qu'une série de phénomènes dont la liaison s'opère par la pensée. Pour l'idéalisme, penser, c'est unir ; la loi fondamentale de la pensée, c'est l'unité. Les phénomènes extérieurs ne peuvent devenir objets de connaissance qu'à la condition de s'unir logiquement les uns aux autres ; c'est cette union qui constitue l'état du moi, unité purement logique qui n'est nullement celle d'un être ou d'une substance.

Mais que signifie ce rapport logique dont nous parle Kant et qui donc peut l'établir ? Qui reliera par un lien continu tous ces phénomènes ?

Dotera-t-on chacun d'eux d'une affinité spéciale d'une attirance invincible les uns vers les autres, d'une disposition particulière pour s'introduire dans la trame de la personnalité ? Dans ce cas, on fait de chacun de ces états un être spontané et vivant, on explique leur cohésion par les lois de la vie psychologique ; mais cette sorte de sympathie, cet attrait commun supposent une connaissance au moins confuse des uns et des autres ; la vie psychologique se trouve alors diluée dans la masse entière des phénomènes, par suite de cette compénétration même et on s'éloigne alors de l'hypothèse de Kant.

Si l'on abandonne cette théorie, les états psychologiques deviennent alors des choses distinctes, se suffisant *chacune* à elle-même, mais inertes et flottant dans le vide, et on ne voit plus comment elles pourraient constituer une trame continue, une chaîne dont les anneaux doivent être reliés, s'il n'y a personne pour les unir. En vain allègue-t-on qu'ils ne sont pas unis par un être réel, mais par des rapports logiques, ces rapports ne peuvent exister que pour un être capable de comparer logiquement des termes entre eux ; mais on retombe alors dans l'hypothèse spiritualiste avec cette différence que cet être sera impersonnel, sans autonomie puisque c'est de la coordination que doit naître la personne.

Ce sont là autant d'énigmes indéchiffrables et l'idéalisme est condamné à osciller sans cesse entre le Panthéisme et le Spiritualisme. La grosse difficulté qu'aucun de ces systèmes n'a pu résoudre c'est l'impossibilité de ramener la *multiplicité à l'unité*.

II

Toute difficulté s'évanouirait cependant si l'on parvenait à démontrer que c'est l'unité qui est tout et que la multiplicité n'est qu'apparente. Ce n'est pas par la spéculation pure que l'on peut arriver à cette conclusion et c'est le grave défaut de tous ces systèmes d'avoir traité l'important problème

de la personnalité avec des vues purement spéculatives et d'avoir négligé l'intuition. Tenons-nous-en donc aux données immédiates que nous fournit la conscience ; n'est-ce pas là, par excellence, la preuve expérimentale ?

La vie psychologique c'est l'ensemble des fonctions se rapportant au moi et n'ayant comme support ni le temps ni l'espace ; c'est ce dernier point qu'il est important de bien préciser.

Cette vie psychologique se présente donc à nous sous la forme d'une multiplicité d'états distincts les uns des autres et cependant se rapportant à une unité, le moi vivant et réel, centre unique vers lequel tous ces états convergent. Ce ne sont pas des morceaux distincts de ce moi, mais des manières d'être ; en sorte qu'un seul de ces phénomènes psychologiques est gros de tous les autres ; il y a entre eux une compénétration intime et harmonique. Les divisions de la vie psychologique sont donc factices en ce sens du moins qu'elles ne correspondent pas à des divisions réelles de l'être, mais elles sont commodes pour la pensée et le langage. C'est la conscience qui nous renseigne ainsi sur l'existence de ce moi et de son identité à travers le réseau compliqué de faits sensibles, intellectuels et moraux. Par elle nous savons que malgré la multitude de nos sensations et de nos opérations, nous demeurons toujours identiques à nous-mêmes. S'il en était autrement, si notre moi n'était pas l'auteur de tous nos actes, comment expliquerait-on leur coordination constante et leur pénétration mutuelle ?

Notre évolution à travers le temps est donc frappante. Elle est continue, nous franchissons sans cesse des étapes nouvelles et c'est sans arrêt que nous passons d'un état à un autre. Mais derrière toutes ces modifications de caractère, de sensibilité et d'entendement, nous nous reconnaissons toujours ; c'est toujours la même personnalité revêtue du même nom qui était dans le passé et que nous avons sous les yeux dans le présent ; en sorte qu'un examen superficiel pourrait faire croire que ce moi est un être stable, permanent et immuable quand tout change autour de lui, assistant impassible au défilé des événements psychologiques. Et c'est bien pour indiquer cette stabilité du moi qu'on le désigne sous le nom de substance, par opposition aux phénomènes qui passent et qui semblent se presser et se bousculer les uns les autres.

Le moi est donc bien une substance qui réalise l'unité dans la multiplicité. Notre moi, c'est toute une histoire qui se trouve ramassée dans notre mémoire. Le passé ne s'est pas éteint pour notre conscience, il suffit d'un rappel pour le rendre présent et le faire vivre sous nos yeux. Nous anticipons également sur l'avenir par nos craintes et nos espérances, et, tandis qu'en regardant en arrière notre vie est limitée par nos premiers actes conscients, quand nous considérons l'espace qui, devant nous, s'étend à perte de vue, notre perspective est sans limite. C'est autour de notre personnalité,

symbolisée par notre nom, que nous groupons ces faits sans nombre.

Cependant, entre tous ces faits psychologiques existe une telle compénétration que l'on ne peut dire où l'un finit et où l'autre commence. C'est par une dégradation insensible que l'on passe de l'un à l'autre, ils empiètent les uns sur les autres, la mort de l'un est la naissance de l'autre : c'est l'unité dans la multiplicité et la multiplicité dans l'unité. Nous le verrons plus tard, ce n'est que par un artifice mental nécessaire à la vie, que nous avons ainsi sérié notre vie psychique, en traçant au-dessous d'elle la ligne imaginaire de l'espace. Nous insisterons encore sur cette notion capitale du temps et de l'espace, à cause des conséquences que l'on en peut tirer pour l'explication des phénomènes psychiques.

Que devons-nous entendre en disant que le moi est une substance ? D'après son étymologie, ce mot évoque l'idée de quelque chose de stable et d'immobile, en sorte que le moi retiré à l'écart assisterait au défilé de ses phénomènes, comme le spectateur assis sur la berge regarde les mouvements pressés des flots de la rivière. Mais l'étymologie ici est trompeuse car elle semble nous faire croire qu'en dehors de nos états psychologiques, il y a un personnage mystérieux, le moi, qui les soutient et les unit entre eux. Ce qui est vrai, c'est que le moi fait corps avec eux ; c'est lui qui veut, qui pense et qui sent, en un mot, qui se meut et qui vit. Ce n'est, encore une fois, que par un artifice de pensée, par une matérialisation de la partie la plus spirituelle de notre être, que nous avons établi cette distinction entre le moi et ses différents états. Mais si l'on replace le moi dans la durée pure, il devient alors quelque chose d'infiniment souple, capable de se prolonger dans l'avenir et dans le passé que la mémoire ramène sous les yeux de la conscience dans un perpétuel présent.

Devant ces difficultés toujours renaissantes de l'accord de l'esprit avec la matière, devant les défaillances de la pensée philosophique, en présence de cet insoluble problème, il y a lieu d'examiner s'il n'y aurait pas une autre attitude à prendre, et si ces difficultés ne naissent pas d'une interprétation défectueuse de la matière et de l'esprit. Peut-être que par une autre définition, en les envisageant non plus sous leurs formes apparentes, mais dans leur nature intime, on trouverait une solution plus satisfaisante, capable d'opérer un rapprochement.

Ne semble-t-il pas, tout d'abord, que la priorité doive appartenir à l'esprit, à cette attitude intérieure qui donne à toute vie son caractère propre ? Il est aisé de se placer dans cette réalité spirituelle et d'apprécier l'univers de ce point de vue. Comme cette réalité est esprit et volonté, tendance à la vérité et au bien, il apparaît vraisemblable d'abord, et ensuite moralement certain, que l'explication de toute réalité doive aussi se trouver dans un principe qui est vérité.

Quand les matérialistes nous parlent de matière, ils en font déjà, nous l'avons vu, une réalité consciente ; autrement ils seraient incapables de définir ce qu'elle est. Dans le premier cas, ils bénéficient sans le savoir de l'idée spiritualiste : sans ce compromis leur affirmation n'a plus de sens ; car c'est fatalement que, dans toute notion de la matière, on introduit la psychologie. Oui, le monde entier, avec l'infinité de ses phénomènes et de ses formes, la matière avec toutes ses propriétés, tout cela n'existe que pour le sujet qui pense, tout cela même, en un sens, n'existe que par lui. Que serait la lumière, sans l'œil pour la percevoir ? le son, sans oreille pour entendre ? une sensation quelconque, sans l'organe du toucher ? Ce que nous désignons sous le nom de qualités de la matière, ne peut être autre chose que nos propres sensations, résultant de certaines impressions produites sur nos organes par un je ne sais quoi dont la nature nous échappe. Quand donc le monisme nous parle d'une matière éternelle, douée de certaines propriétés, cette nature fût-elle réduite à un minimum de qualités, à l'étendue et au mouvement, nous avons le droit de répondre que, pour nous, cela n'a aucune signification ; car il n'y a pas d'étendue sans perception, l'étendue et le mouvement seraient un pur néant, une inintelligibilité radicale, pour un être incapable de percevoir des modifications dans le temps et dans l'espace. Or, que fait le mécaniciste ? il traite la matière et ses qualités comme des choses existantes en soi ; et les projette en dehors de la conscience qui n'est elle-même que le résultat d'une longue élaboration de la nature : ainsi, par une étrange illusion d'optique mentale, quand il croit faire seulement l'histoire de la matière, il fait en même temps celle de l'esprit. L'esprit est le point de départ et le point d'arrivée de l'évolution ; c'est lui que l'on doit placer à l'origine et au terme du progrès.

Telle est la pensée mère de M. Payot, dans son beau livre sur « la croyance » : « Quoi que la science fasse, elle se meut dans le cercle de nos « sensations sans en pouvoir jamais sortir. Quoi qu'elle dise, elle ne peut « parler que le langage de l'esprit, car ce n'est que par l'intermédiaire de « l'esprit seul que la réalité lui est donnée. Puisque nos sensations ne nous « donnent déjà que le symbole figuré par nous d'une réalité en elle-même « inconnue, la science qui dégage et abstrait de l'expérience un univers « simplifié, ne fait que nous donner le symbole d'un symbole. Qui ne voit « d'ici combien est singulière l'illusion par laquelle on prétend donner à « ce symbolisme de second ordre la valeur d'une histoire réelle et d'une « explication objective. »

Au premier abord, avant que la réflexion soit intervenue, ce n'est pas de cette manière que nous interprétons le monde : chacun de nous se considère comme un fragment détaché de l'univers et perdu dans l'ensemble. Autour de nous, il y a des masses plus ou moins compactes d'objets dont

chacun occupe une place spéciale. Nous-mêmes nous avons la nôtre que nous jugeons privilégiée et dans laquelle nous nous sommes installés pour, de là, mieux contempler le va-et-vient du monde extérieur. Entre ces choses du dehors et nous, il y a contact et compénétration, et avec elles nous faisons partie de l'organisation permanente de l'univers. A ce stade de la connaissance, tous les êtres existent donc au même titre que nous, vivant tous dans une complète indépendance. Voilà ce que nous croyons et ce que nous affirmons quand nous consultons uniquement les données primitives du sens commun.

E. W.

(A suivre.)

JE CHANTE

Lorsque l'aurore se lève je chante ses rayons vermeils, ses nuages légers, rosés.

Lorsque midi sonne, que le tonnerre tonne, que l'éclair brille, ma voix clame et trille un chant magnifique.

Et dans la journée toute illuminée des reflets brûlants d'un soleil ardent, je chante à pleine voix toutes les joies présentes et passées ; musique sacrée.

Quand le crépuscule étend lentement son long voile de brume, je chante doucement comme en me berçant.

Murmures charmants !

Quand descend la nuit, parsemée d'étoiles et qu'ont cessé tous bruits, je chante en sourdine musique câline, cantilène douce, rêverie des mousses et des bengalis.

Je chante longtemps, tout en m'endormant, je crois rêver d'anges, de bruissements d'ailes, d'appels amoureux qui viennent des cieux.

Et l'âme attendrie d'une griserie si jolie, si pure, je chante et murmure de longs chants d'amour qui dureront toujours.

Chante mon âme, chante, toute la beauté des œuvres de la Divinité ; chante tout ce qui soupire et respire.

Chante la joie, la souffrance, les larmes, l'espérance ; pense que tu vivras là-haut, où tout est beau !

M. P. NÉVA

Les séances de matérialisation du médium Miller

Conférence de M. DELANNE.

Belle journée pour la consécration de la médiumnité si contestée du fameux médium Miller, que celle du dimanche 17 février dernier ! La Société française des études psychiques nous avait conviés à écouter la conférence contradictoire que M. Delanne, assisté de MM. les D^{rs} Chazarain, Dusart, Encausse (Papus) et Moutin, avait accepté de donner dans la salle des Sociétés savantes, rue Danton.

Une foule très dense avait, comme d'habitude, envahi la salle, sitôt après l'ouverture des portes. M. Delanne, à la fois président et conférencier principal, nous apprit avec regret que la grippe qui sévit actuellement sur Paris, avait frappé et retenait à la chambre deux des principaux témoins des séances de Miller, MM. les D^{rs} Dusart et Encausse, dont les rapports n'eussent certainement pas manqué d'intérêt ni d'autorité. Mais il nous annonça avec plaisir que M. Gaston Méry, le directeur bien connu de *l'Écho du Merveilleux*, avait consenti à nous faire part des phénomènes dont il avait été témoin chez lui.

Nous ne nous proposons pas de transcrire ici en détail chacun des comptes rendus des divers conférenciers qui se sont succédé à la tribune. Ces messieurs se sont, en somme, bornés — et ils ne pouvaient pas mieux faire — à reproduire verbalement les exposés circonstanciés des séances de Miller qu'on a pu déjà lire dans les organes spéciaux et auxquels nous renvoyons nos lecteurs.

Mais chacune de leurs dépositions offrait cet intérêt vivant que présentent, bien rarement, les récits imprimés dont la correction obligatoire s'accompagne, le plus souvent, de quelque froideur. Et puis la lice était ouverte aux contradicteurs éventuels (le seul qu'on eût invité, M. le D^r Valentin, s'était abstenu) et la perspective d'un débat possible, à l'issue de la conférence, attisait la curiosité générale.

M. Delanne, dont nul ne conteste la grande valeur d'expérimentateur et d'écrivain, nous exposa, avec la lumineuse simplicité et l'impartialité qui lui sont propres, les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent les trois séances auxquelles il put assister à la fin de juillet. A aucune de ces séances, données gracieusement par le médium, celui-ci ne fut préalablement fouillé et déshabillé, sauf, toutefois, à celle du 24 juillet.

M. Delanne passe en revue, pour les réfuter, toutes les objections faites aux conditions où se trouvèrent placés les observateurs pendant ces mémorables séances, et il déclare qu'ayant été constamment voisin du médium

et en contact latéral complet avec lui, lorsque celui-ci se tenait en dehors du cabinet, la réalité des phénomènes lui paraît incontestable.

Tout aussi affirmatifs furent les D^{rs} Chazarain et Moutin qui succédèrent à M. Delanne. Ces messieurs eurent la bonne fortune d'assister aux séances données en octobre chez M. G. Méry et leurs allocutions ne furent qu'un minutieux exposé de l'organisation d'un sévère contrôle, avant et pendant les séances données chez le directeur de *l'Echo du Merveilleux*. En hors-d'œuvre, M. Chazarain nous raconta les fort belles expériences qu'il fit en 1882 avec un remarquable médium à matérialisations, M^{me} Bablin.

A son tour, M. Méry, qui n'est pas spirite, ne put que s'incliner devant l'authenticité des phénomènes obtenus avec le médium de San-Francisco. Il fit sa profession de foi et son récit avec beaucoup d'humour dans la précision. Son témoignage fut, à la fois, divertissant et impressionnant.

Mais cela n'empêcha pas deux contradicteurs de se présenter.

Le premier fut — citons-le pour mémoire — un brave homme d'horloger qui reprocha aux spirites de chercher et trouver du surnaturel là où il n'y a, à son avis, que des phénomènes extrêmement naturels. A cette naïve critique la réponse était aisée. Le D^r Moutin s'en chargea et fit observer au contradicteur que les spirites ne croient être témoins d'aucun miracle, mais bien de faits évidents qui, obéissant à des lois encore mal connues, nécessitent un examen toujours plus approfondi et permettent d'établir une forte présomption en faveur de la survie.

Un contradicteur plus sérieux se présente ensuite dans la personne du D^r Charpentier, conférencier aux Universités populaires.

Paraissant ne tenir aucun compte des exposés impartiaux et minutieux des orateurs précédents, M. Charpentier commença par critiquer la méthode prétendue scientifique qu'apportent les spirites à l'examen des phénomènes. Il renouvela l'éternelle objection de la demi-obscurité indispensable à leur production et des fraudes qu'elle favorise certainement.

Il appuya cette objection d'un exemple personnel : ayant assisté naguère à une séance où la belle-sœur d'un de ses amis figurait comme médium à matérialisations, il put s' saisir la main d'une prétendue forme matérialisée, qui, à la lumière aussitôt faite, se trouva être le médium lui-même. M. Charpentier en conclut que le meilleur moyen de contrôle de ces phénomènes consistait à empoigner purement et simplement les soi-disant fantômes. Il acheva en demandant qu'on l'invitât, lui et un de ses amis, directeur du théâtre Robert-Houdin, à la prochaine séance de Miller, et exprima le vœu qu'on soumit les facultés de ce médium à une véritable commission scientifique.

M. Delanne, avec une vivacité qui ne lui est pas coutumière, répliqua, et s'éleva contre l'imprudente ignorance de l'expérimentateur qui préconisait

ce procédé brutal d'investigation. Il rappela le cas de M^{me} d'Espérance qui fut malade durant trois ans, par la faute d'un étourdi qui, au cours d'une de ses séances, enlaça violemment une forme matérialisée et il termina en déclarant avec véhémence que jamais il n'inviterait à une séance de Miller des sceptiques animés de pareilles intentions.

La séance prit fin sur cette riposte.

On nous annonce le retour de Miller à Paris en mai prochain. Espérons que les futures séances du médium nancéen seront telles, qu'il n'y aura plus lieu, pour les raconter, d'avoir recours à des conférences contradictoires. Souhaitons enfin que ces phénomènes troublants et certainement féconds dépassent le cercle restreint de la publicité où ils sont confinés et parviennent à la connaissance du grand public, dont la curiosité éveillée depuis peu, se ralentira, si l'on n'y prend garde. Rappelons-nous que notre responsabilité de gens qui savent ou qui croient savoir est, en cela, fortement engagée et qu'à l'attention générale il nous appartient d'imposer des faits soigneusement vérifiés, sur lesquels puisse se baser plus fortement que jamais notre doctrine consolante et libératrice.

A. GAUDELETTE

REVUE DE LA PRESSE

EN FRANCE

A propos de l'esprit frappeur de Grenoble.

Nos lecteurs ont certainement été frappés de trouver un cas de hantise à Grenoble, relaté dans plusieurs grands journaux quotidiens. Suivant l'usage le sujet est traité sur le ton demi-gouailleur que la presse adopte quand il s'agit de spiritisme. Cela n'étant pas nouveau, nous n'en parlerions même pas, si ce cas ne présentait quelques enseignements à retenir.

Il est facile de se moquer de ce que l'Esprit avoue « qu'il est dans l'artillerie » et de mettre le tout sur le compte d'un amoureux évincé. Mais cela ne nous apprend pas comment cet amoureux a pu réussir à pousser l'astuce jusqu'à se renfermer dans un mur de quarante centimètres d'épaisseur, gardé de chaque côté par des forces policières, qui, après avoir bien constaté la réalité du phénomène, ont été dans l'impossibilité complète d'y trouver une cause naturelle. Malgré toutes les précautions, et la présence de l'honorable commissaire central, M. Pellatan, dirigeant en personne les recherches, le « farceur » n'a point été découvert, encore moins arrêté, et il a fallu se contenter d'avouer que « c'était inexplicable ».

On croit avoir expliqué quelque chose en disant que deux jeunes filles ayant été contraintes à déménager, les bruits ne se produisent plus, ce qui laisse suspecter les jeunes filles d'en être les auteurs. Il est pourtant bien certain que la police n'avait point toléré leur présence à côté du fameux mur, quand l'Esprit répondit aux questions posées par M. de Beylié, le propriétaire de la maison hantée.

Tous les spirites comprennent aisément, qu'en éloignant les médiums, la police a, sans le savoir, rendu le phénomène impossible. De là son facile triomphe. Mais néanmoins il a été officiellement constaté dans cette circonstance, en présence des habitants d'une grande ville, et par les magistrats les mieux qualifiés pour découvrir et expliquer un stratagème, s'il y en avait eu un, que des bruits intelligents se produisent sans cause connue. Ce n'est pas la première fois que la police constate son impuissance, mais rarement le fait a eu plus de retentissement, plus de publicité, et a soulevé plus d'émotion. Nous en prenons acte.

Tout autour des soirées de Miller

(Suite).

Il était, cet article, le fait d'un homme de bonne foi loyale qui se trouvait absolument dépaycé en présence de faits assez quelconques, en somme. Mais vous avez perdu de vue que vous aviez sous les yeux un médium pur sang authentiqué par des savants de Californie.

Fallait-il pour cela, dans les soirées, se départir de toute mesure de garantie ? Ah ! non, par exemple. Que demain au grand théâtre de Bordeaux, vienne un ténor précédé d'une colossale réputation, M. Miller, dont les séances d'octobre m'ont enchanté, me pardonnera de parler d'un ténor à son sujet. Ce ténor, on l'écouterà avec oreilles bien tendues. Mais si on entend des sons douteux, si on trouve l'organe usé, la méthode du chanteur défectueuse, il n'y a pas de réclame, de « battage », de « bluff » qui tienne, on n'applaudira pas. Des sifflets partiront tout seuls. Le lendemain la critique, digne de ce nom, sera impitoyable. Mais elle rendra justice aux mérites passés, constatés par tant de spectateurs précédents, en regrettant l'échec momentané, l'état de fatigue de l'artiste.

..

Laisserez-vous, sans hausser les épaules, un ignare de mon envergure dire comment il entend l'organisation des séances ? Allons, pour une fois, oui ! Topez là et merci de tout mon cœur.

Vous comprendrez, ensuite, pourquoi votre serviteur, convié à une séance,

ne s'y rendrait pas. Il serait, en cinq sec, rappelé à l'ordre vertement par M. Ixe ou M^{me} Ygres; à son âge — soixante-cinq ans aux noisettes dernières — ce serait désagréable.

En spiritisme, comme en religion, les bigots, les bigottes sont gens exécrables. Ce sont des autobuses que je fuirais, que je fuis comme la peste; il n'y a pas de médium qui ne *doive* être soupçonné par un sentiment, regrettable, j'en conviens, mais normal ! Quelle réputation méritée ont les médiums ? Ne sont-ils pas, — je parle des sincères n'ayant rien à craindre, — au-dessus, par conséquent, de toute sottise vanité. La grandeur de la mission qui leur incombe est assez souveraine — ou doit l'être — pour dominer les puériles susceptibilités. La foule des médiums de pacotille, escamoteurs et fraudeurs appuyés de compères mâles et femelles, oblige les spectateurs à la plus scrupuleuse réserve. Tout médium, même venant de très loin, doit solliciter, exiger le contrôle le plus attentif.

Il doit demander, auprès de lui, dans le cabinet, un assistant sérieux, instruit, délégué de l'assistance, il n'est pas indispensable qu'il soit, tout le temps, dans l'obscurité. Il doit pouvoir entrer dans le noir, et en sortir, ne pas faire partie de la chaîne; d'ailleurs ce chapelet de mains serrées, obligatoirement liées, n'est pas indispensable.

M. Crookes ne nous a jamais parlé de cette formalité dans ses livres. Chez M^{me} Cook l'assistance, très mêlée, ne se pliait pas non plus à l'enchaînement. Certains spectateurs ne voyaient dans la représentation, comme plat de résistance, que la tasse de thé, le jambon serré entre tartines, et le brandy national qu'on leur offrait à la chute du rideau et même auparavant.

Mais il y avait chez Florence une force extraordinaire; je doute que malgré le nombre des « formes », simultanément entrevues, M. Miller puisse donner un fantôme tel que Katie King. Mais ce grand médium n'a pas dit son dernier mot.

Sans faire la chaîne les assistants, surtout quand ils dépassent le nombre de sept à huit, doivent se tenir en place. Il ne me paraît pas du tout indispensable de faire « ouit... ouit... ouit » ainsi que dit Betzy; ni de chanter avec incohérence, cacophoniquement, en bouillabaise, le *Pied qui remue*, la *Marseillaise*, *Viens Poupoule*, *Esprit Saint descendez en nous*, en même temps. Le représentant de la société a toute liberté de causer avec les « entités » de les toucher, de leur tâter le poulx. De même pour le médium. L'idée qu'on dérange les fluides est à écarter. L'archidione Colley a donné des exemples qui sont à méditer. Au lieu de prières toutes faites, il faut causer avec les « esprits » avant, les persuader de l'utilité de sérieuses démonstrations. Ce ne doit pas être une soirée de distraction mais d'études scientifiquement conduites. Sans quoi on piétinera sur place et c'est grand dommage.

Il y a un mois environ, les circonstances me mettent en présence d'un jeune homme inconnu ; il venait d'Alger. Tout naturellement je parle du fantôme popularisé par le *Matin*... Ah ! mon cher Dauvil, j'en reçus un paquet, avec la courtoisie due à mes cheveux largement salés, mais un paquet tout de même. Fantôme d'Alger ! une fumisterie. Tous les médiums sont des tricheurs émérites. *C'est forcé*, les Noël sont archiconnus pour être dupés par tous les gens de service qui vont à la ville. M. Richet s'est vu abominablement trompé par eux. *Il le sait d'ailleurs et l'a déclaré lui-même*., etc... J'ai la langue bien acérée... que répliquer en présence d'allégations semblables, *dites de bonne foi* ?... j'étais comme la *Vénus de Milo* sans bras, ils m'en tombaient. Notez que c'est un jeune homme instruit, correct d'allures et de bonnes manières.

Alors ! les autres ! mon bon ! la foule !

Excusez alors si je réclame des précautions multipliées pour les organisations des soirées expérimentales.

Le représentant de la Société qui est réunie doit donner, réduire ou diminuer la lumière ; il doit, à l'occasion, éclairer une apparition avec une petite lampe électrique de poche. Avec la gravité d'hommes raisonnables voulant non s'amuser mais s'instruire en creusant une question très obscure, troublante, la bonne volonté de l'honnête intermédiaire indispensable, on arrivera à doubler les effets produits pour le plus grand bien de tous.

On se demande quel titre une négresse, si rieuse soit-elle, présente pour diriger, de l'extérieur, ces manifestations. Que ce soit un nègre ou un blanc il faut obtenir des concessions par des pourparlers intelligents et précis. Sans quoi c'est une séance, à mon avis, décousue, désordonnée.

Quand des soirées seront préparées dans ces conditions rigoureuses d'observation militairement conduite, d'expérimentation méthodique, je répondrai aux invitations avec joie. D'ici là les récits multiples des matérialisations racontées dans mes livres suffisent complètement à mon instruction théorique.

∴

Il reste, vous vous en doutez, bien des mystères à éclaircir. Chacun peut y aider. Quel est, dans ce phénomène, le rôle de l'« homme magique » du médium ? Miller déclare à M. Gaston Méry qu'il *dormait* pendant la nuit mémorable du 11 octobre ? il assure avoir rêvé de prairies, des petits moutons de M^{me} Deshoulières. Son « mansprit » libéré, ne peut-il, au même instant, évoluer matériellement et moralement dans le salon, y créer et faire parler ses « marionnettes » ?... Mais ce serait trop long à creuser pour l'instant.

A noter les identités presque impossibles à constater. Certes je vois

M^{me} Laffineur, M. Chazarain embrasser leurs soi-disant filles. Bien au fond, sincèrement croient-ils véritablement que c'est leur défunte ressuscitée pour quelques secondes?

Le sujet est bien délicat. Si je passe aux notoriétés, Ramsès II, la reine d'Atlantis (!!!), Zola, Allan Kardec, les Mélancton, les Socius Fox, Agnès Sorel, M^{lle} Lenormand, etc., etc., etc., on est encore plus réduit aux points de stupéfaction interrogative!

Quoi qu'il en soit, Miller a gagné la partie. Avec les camarades, je crie « bravo » très haut et réconcilions-nous tous dans une pensée loyale de mutuelle indulgence et de sympathie réciproque *et d'espoir*.

Ce 28 novembre 1906.

MARGUET D'ARGY

Post-scriptum.— Dans mon plan, le délégué de l'assistance a toute liberté dans les limites du bon goût et de la correction; il peut poser des questions en en faisant sentir l'utilité. Pourquoi, (on pourrait multiplier les cas) ne pas demander à la forme *soi-disant intelligence étrangère à celle des spectateurs*, l'énonciation d'un fait notoire, en cours, à l'heure exacte où on le demande, loin ou près du salon de la réunion.

La lecture et relecture des divers procès-verbaux concernant les séances Miller m'amènent à me demander s'il n'y a pas, dans les façons de procéder, un immense gaspillage de forces, de dynamisme, sans nul profit pour la science. Qu'importe une forme voilée qui vient se laisser embrasser sur des traits invisibles! et les formes qui viennent pour ne rien dire ou à peu près?

Betzy ne me semble pas une ordonnatrice émérite. Mais j'arrête les autres questions toutes parées à sortir de la plume.

(A suivre.)

M. d'A.

Une lettre du médium Miller

M. Miller nous prie instamment de publier *in extenso* la lettre suivante adressée à notre rédacteur en chef.

Nous le faisons volontiers, pour lui être agréable. Mais nous croyons qu'il n'était pas bien nécessaire de prendre la défense de M. Letort, que personne ne songeait à attaquer.

San-Francisco, janvier 1907.

A M. le commandant Martin.

Cher Monsieur,

Je viens vous saluer de loin, de la triste ville où toute ma fortune s'est engloutie, où je n'ai retrouvé que des deuils et des amis dans la misère, et où j'ai recommencé, par de pénibles efforts, à reconstituer mes moyens d'existence. Je vous remercie encore, monsieur le commandant, des bons sentiments que vous m'avez exprimés, de votre loyauté envers moi, ayant commencé par me soupçonner de fraude vous avez ouvertement reconnu votre erreur, et m'avez amplement indemnisé par vos beaux articles qui ont causé beaucoup de joie à tous mes amis et spirites des États-Unis et surtout de San-Francisco.

En voyage pour mes affaires, c'est au Havre que j'appris la nouvelle de ma ruine. Le coup fut rude et porta de sérieuses atteintes à ma santé. Trop spirite, cependant, pour être désespéré en reprenant mon travail, de continuer à donner gratuitement, par mes séances, des preuves de la continuité de la vie de l'homme, cela m'étant indiqué comme un devoir. Dans l'état de santé dans lequel je suis tombé, très préoccupé de mes affaires, je ne pouvais m'exposer à accorder une série de séances régulièrement suivies qui me prendraient ma liberté et mes forces. Ma première et unique visite en arrivant à Paris fut donc pour M^{me} Noeggerath, notre bonne Maman, bien connue pour l'appui *moral* qu'elle prête aux médiums honorables. Il semblerait qu'elle souffre autant qu'eux-mêmes de toutes les misères que les ignorants et les sceptiques leur infligent. Je lui offris une séance avec peu d'amis choisis. Devant s'absenter, Bonne Maman me recommande à ses amis, les Letort, très expérimentés, aussi respectueux qu'elle-même des lois du spiritisme, des interprètes, les médiums, et très capables de diriger une séance de manière à en obtenir de bons résultats. Je ne puis rien mettre au-dessus de l'obligeance de ces nouveaux amis, de leur activité, de leurs soins consciencieux, de leurs sacrifices, quoique peu riches, de leur désintéressement. De nombreuses Revues relatent de nombreuses séances obtenues chez eux et chez Bonne Maman. Chez celle-ci une séance très sérieuse fut donnée à Munich, toujours gratuitement. Elle eut un grand retentissement, puis d'autres à Paris. J'apprends avec peine que l'on s'est attaqué à l'honneur de l'homme intègre à qui je dois tant de bons procédés. Il est de mon devoir de rectifier les faits et de mettre à néant une accusation dont voici le point de départ :

M^{me} Ruffina Noeggerath était absente dans ce moment. Après quelques séances chez M. Letort je lui avais promis une séance d'adieux, mais en

faisant mes comptes je m'aperçus que si je restais un jour de plus à Paris, cela me forcerait de payer 150 francs de plus de mon logement pour ces quelques jours, cela ne m'était plus possible, j'en fis l'aveu.

M. Letort, désolé me pria, supplia d'accepter pour cette fois, pour cette séance, tant désirée, cette somme qui m'indemnisait, il me l'offrit immédiatement, mais comme il ne pouvait faire pareille sacrifice, il fut convenu et accepté que les assistants donneraient chacun 15 francs ce qui permettrait à M. Letort de rentrer dans son argent. Pressé par les sollicitations de M. Letort, j'acceptai ses 150 francs. Des lettres d'invitation furent envoyées disant simplement : Séance demain, on paiera 15 francs.

Rentré chez moi après mûres réflexions, je revins chez Letort lui rapporter ses 150 francs ne pouvant me faire à l'idée d'accepter de l'argent pour cette séance. Elle n'eut donc pas lieu et je quittai Paris le même jour. L'une des invitations circula et fit croire, paraît-il, que M. Letort faisait payer, lui, tandis que le médium était désintéressé, j'apprends que cette fausse accusation s'est répandue. J'en suis très affecté, et je viens, monsieur le commandant, vous prier d'insérer *in extenso* cette lettre détaillée. Vous avez montré trop de loyauté vis-à-vis de moi pour que je puisse supposer un instant que vous n'en ayez pas pour tous. Je me résume, c'est M. Letort qui m'a donné 150 francs pour une dernière séance, chez lui, comptant sur la coopération de ses invités pour rentrer dans son argent. J'ai rendu les 150 francs à M. Letort et la séance n'a pas eu lieu. Ce certificat suffira, je l'espère, pour rétablir la bonne harmonie entre les spirites de Paris.

J'ai l'honneur, monsieur le commandant, de vous présenter d'avance tous mes remerciements pour l'acte de justice que j'implore de vous.

Croyez à ma haute considération.

Votre très dévoué,
C. V. MILLER.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret la désincarnation d'une spirite convaincue, d'une militante de la première heure, M^{me} Vve Laffineur. Sa fin a été relativement rapide, mais comme les souffrances de la dernière heure, elle a courageusement supporté les tristesses et les épreuves de la vie qui ne lui ont pas été épargnées. Privée de bonne heure de toutes affections familiales, sa vie aurait été triste si elle n'avait trouvé, dans la croyance et dans la pratique du spiritisme, un espoir, une consolation et un appui. Simple dans ses allures, mais d'une bonté effective et profondément sincère; accueillante à tou-

tesles misères, surtout dans les dernières années de sa vie, elle s'était donnée corps et âme à l'enseignement pratique comme à la diffusion des doctrines spirites ; son concours était acquis à toutes les œuvres de propagande et, comme bibliothécaire adjoint, elle a rendu à la Société française d'étude des phénomènes psychiques, de quotidiens et d'incontestables services. Assurée de la réalité de ses croyances, elle n'était nullement inquiète de son avenir dans l'au-delà, et c'est avec une calme et résignée philosophie qu'elle a regagné le monde spirituel, et nous sommes persuadés qu'elle continuera de l'espace à propager ce mouvement spirite auquel elle s'intéressait tant.

PAU DE SAINT-MARTIN

Un nouveau deuil vient de frapper un spirite convaincu, un de nos amis les plus dévoués et aussi un érudit en ce qui concerne le monde invisible, en la perte de sa fille M^{me} Laura Healy. Dans cette douloureuse circonstance nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille du professeur Charles Moutonnier, de Nice.

Revue de la Presse spiritualiste à l'étranger

EN ITALIE

Séances avec Eusapia Paladino.

Les 27 et 29 décembre dernier, à Gênes, ont eu lieu deux nouvelles séances, avec le fameux médium Eusapia Paladino, qui méritent une attention spéciale en raison de l'intérêt des phénomènes qui s'y sont produits et de la façon dont ils ont été observés. Nous les résumerons brièvement d'après le *Corriere della Sera*, de Milan, des 17 et 19 janvier.

Assistaient à cette séance : le professeur Morselli, MM. Bozzano et Berisso, la femme de ce dernier et un représentant du *Corriere*. M. Berisso est artiste et c'est à son domicile que la séance eut lieu.

Eusapia, pesée avant la séance, pesait 136 livres. Après la séance, elle ne pesait plus que 130 livres, puis son poids revint soudain à 136, et après plusieurs oscillations il se fixa à 125 livres. Ce qu'il convient de retenir de cette première séance ce sont les mouvements musculaires inconscients du médium, accompagnant la production des divers phénomènes physiques, et qui tendent à faire croire, aux observateurs mal prévenus, à des tentatives de fraude. Une fois, entre autres, le professeur Morselli, qui d'adversaire décidé du spiritisme est devenu un de ses fermes soutiens, a constaté

qu'Eusapia était arrivée à délivrer une de ses mains des étreintes de ses voisins, et s'efforçait d'atteindre un porte-voix placé sur la table. Comme elle était attentivement surveillée, sa tentative fut aussitôt déjouée, mais le porte-voix se mit néanmoins à tourner sans aucun contact. La chambre était éclairée à la lumière électrique atténuée par des verres de couleur.

A la deuxième séance le professeur Morselli eut l'idée de mesurer la force musculaire d'Eusapia à l'aide d'un dynamomètre. La main droite donna une force de 40 livres et la main gauche enregistra 105 livres, car on sait qu'Eusapia est gauchère. Il se produisit ensuite ce fait remarquable : Le dynamomètre qui avait été replacé sur la table fut attiré à l'intérieur du « cabinet » par une main invisible. Quelques secondes après il reparut, et l'indicateur de l'appareil montra qu'on avait exercé sur lui une force de 242 livres, qu'un homme très vigoureux peut seul développer. Il n'y a pas de doute qu'il faut en faire honneur à « John King ».

Ensuite le rideau se gonfla et enveloppa le professeur Morselli. Le correspondant du journal passa alors sa tête entre les rideaux et regarda dans l'intérieur du cabinet. Mais il ne vit personne, alors que plaçant sa main à l'extérieur du rideau il sentait distinctement les contours d'un front, d'un nez et d'une bouche. La bouche même s'ouvrit, et lui mordit le pouce de façon à ce qu'il ne pût douter de l'existence d'une très réelle mâchoire. Ensuite une main le repoussa et le rideau retomba. Pendant ce temps le médium était attentivement observé.

Le 21 janvier, il y eut une troisième séance et le correspondant du *Corriere* y observa les lévitations de la table dans des conditions telles que nous donnons ses observations dans ses propres termes :

« J'étais, dit-il, en dehors du cercle, et me plaçai de façon à occuper la meilleure position pour observer le phénomène. Eusapia se leva, les autres personnes l'imitèrent. A la demande du médium je m'agenouillai et lui maintins les pieds solidement avec mes deux mains. Dans cette posture je vis la table suspendue au-dessus de ma tête comme un dais, les pieds à environ 50 centimètres du sol. Les autres personnes, que j'interrogeai à ce moment, m'affirmèrent que toutes les mains, y compris celles de médium, étaient au-dessus de la table, sans contact avec elle. Ce phénomène dura vingt secondes. »

Ainsi tous les récits relatifs aux séances d'Eusapia confirment de plus en plus clairement le fait, qui est devenu évident et public, qu'en sa présence des manifestations d'une force à la fois matérielle et intelligente, qui ne peut être attribuée en totalité ni à elle ni aux assistants, se produisent d'une façon qu'il devient impossible de nier.

EN AMÉRIQUE

Circonstance étrange.

Le récit que l'on va lire a été raconté par M^{me} Stanley elle-même, et publié dans le journal américain *The Progressive Thinker*, par son amie M^{de} Gramblay.

M^{me} Stanley habitait donc, il y a deux ans, un hôtel superbe dans « Peachtree street », avec son mari et sa belle-mère. Ils n'avaient pas d'enfant, mais ils avaient acheté, il y a six ans, un jeune chien de chasse irlandais, qui était très affectueux et intelligent ; ses maîtres le choyaient beaucoup.

Comme serviteurs il y avait deux nègres qui quittaient l'hôtel le soir ; ils demeuraient en ville.

M. Stanley s'absentait parfois pour une huitaine de jours, de sorte que les deux dames se trouvaient seules avec le chien dans la maison ; mais elles n'étaient nullement peureuses. Le jeune ménage habitait le premier étage et leur mère avait sa chambre au rez-de-chaussée. Or, un soir que M^{me} Stanley était seule, elle se réveilla en proie à une vague inquiétude.

Sa chambre était très grande, et la porte restait ouverte constamment sur une autre pièce où l'on faisait du feu toute la nuit.

Le chien avait sa litière près de ce feu, mais il était attaché. M^{me} Stanley pouvait le voir couché devant le foyer, sans se lever du lit. A la lumière du gaz baissé elle vit que cette pendule marquait minuit cinquante. Il lui sembla tout à coup, dans le silence de la nuit, entendre des pas sourds, quelqu'un qui marchait lourdement ; cependant elle n'apercevait rien, les pas semblaient aller de sa chambre au bout de l'autre pièce.

Alors le chien commença à gémir comme s'il était peiné et inquiet. La dame se leva, très inquiète, et alla vers le chien ; jamais elle ne l'avait vu en un tel état d'agitation ; il voulait sa liberté, elle le détacha donc.

Aussitôt le chien se mit à suivre le bruit des pas qu'il entendait, et il allait d'une pièce à l'autre, tout en grognant et semblait demander ce que cela voulait dire.

M^{me} Stanley commença à s'effrayer, elle eut recours à la prière et s'écria : « Oh ! Dieu, vous qui savez que je n'ai jamais fait de mal volontairement, protégez-moi contre les puissances des ténèbres ; donnez-moi le courage de supporter cette manifestation. »

Le son de sa voix semblait amener le calme ; les bruits diminuèrent, puis cessèrent tout à fait. Elle se sentit moins nerveuse et attira le chien près d'elle ; il avait la tête couverte de sueur. Elle le caressa et il se recoucha doucement, rien ne le troublait plus.

Le lendemain M. Stanley arriva de voyage ; sa femme, encore tout émotionnée, lui fit le récit de ce qui s'était passé dans la nuit, mais elle n'en

dit rien à sa belle-mère, et pour cause. Son mari ne voulut rien croire, et lui défendit de lui reparler de « bêtises pareilles ».

Le deuxième jour, M^{me} Stanley étant couchée se sentit vaguement inquiète; son mari dormait. Elle vit l'heure fatale, *minuit cinquante*. De nouveau, elle entendit marcher; le chien se mit à pousser des cris plaintifs; elle lui cria de se taire.

Tout à coup M. Stanley s'éveilla et joignant ses mains s'écria : « Mon Dieu, il y a quelqu'un qui se promène là. » Il voulut se lever, mais sa femme le retint en lui disant que c'étaient bien là les pas sourds qu'elle avait déjà entendus une fois. Ils écoutèrent encore, peu à peu les pas cessèrent de se faire entendre. M. Stanley dit alors : « Je connais ces pas; mon père, qui était grand et fort comme moi, avait l'habitude de se promener dans sa chambre en chaussettes, se plaignant d'avoir mal aux pieds. Maintes fois, je l'ai entendu marcher ainsi. » — Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il ne se moquait plus, et était très ému. Sa femme lui répondit, sans le ménager, que c'était un présage pour quelqu'un habitant la maison.

Le jour suivant, à déjeuner, la mère de M. Stanley demanda s'il n'avait pas marché dans la nuit; disant qu'il lui avait semblé aussi entendre des pas étouffés deux jours auparavant, et qu'elle n'y comprenait rien. Mais ses enfants ne répondirent pas sur ce sujet et ne lui donnèrent aucune explication. La vieille dame était en bonne santé. Quelques jours après elle tomba subitement malade et mourut le dixième jour après que l'on eut entendu les pas — à *minuit cinquante aussi*. M. Stanley ne veut pas que l'on parle de surnaturel devant lui; mais il ne s'en moque plus.

Depuis ces événements le feu a détruit la maison, qui a été rebâtie mais n'a plus été habitée par les propriétaires qui préférèrent voyager.

La position sociale de la famille Stanley est une garantie de leur bonne foi et ils n'ont aucune raison de raconter ces faits si ce n'est que c'est réellement arrivé.

(Traduit de l'anglais.)

B. DE LAVERSAY.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art et l'Hypnose, par ÉMILE MAGNIN, professeur à l'École de Magnétisme. Avec plus de 100 planches hors texte et de nombreuses illustrations d'après les photographies de Fréd. Boissonnas. Préface du P^r TH. FLOURNOY. Un fort vol. gr. in-8°, cartonné à l'angl. 20 fr.

Les phénomènes magnétiques et hypnotiques sont encore si mal connus, et ces questions sont, de la part des savants eux-mêmes, l'objet de suspi-

cions si profondes et si peu justifiées, qu'il faut être reconnaissant à un chercheur succinct et désintéressé comme M. Émile Magnin de les avoir abordées franchement et d'y avoir répandu beaucoup de lumière. C'est à un point de vue particulièrement attrayant que le professeur Magnin s'est placé pour nous introduire dans ce monde mystérieux du magnétisme et de l'hypnotisme.

Comment un tempérament artistique, inconscient de lui-même à l'état de veille et dans les conditions ordinaires de l'existence, se manifeste et se développe sous l'influence du sommeil magnétique, comment se comporte, dans cet état particulier, la conscience humaine et quelles modifications elle en reçoit, tel est, en somme, le sujet traité dans *l'Art et l'Hypnose*.

Si l'on considère que les pratiques de responsabilité, d'éducation, de morale, de criminalité s'y rattachent plus ou moins directement, on comprendra tout l'intérêt que présente cet ouvrage absolument neuf dans son sujet. Un chapitre important au point de vue social traite avec beaucoup de savoir des différences fondamentales qui distinguent le Magnétisme de l'Hypnotisme.

Amour et Maternité, par M^{me} CLAIRE G..., fragments
d'un ouvrage inédit. Prix : 3 fr. 50.

M^{me} Claire G... qui a publié, il y a un an, un livre de grande valeur philosophique et documentaire, intitulé *Souvenirs et Problèmes spirites*, vient de faire éditer un ouvrage important auquel elle travaille depuis plusieurs années : *Amour et Maternité*.

La thèse de M^{me} G... est celle du féminisme rationnel, avec, comme principe fondamental celui de la « parité d'âmes » entre les deux sexes, qu'on trouve à la base de la doctrine spiritualiste.

La morale double, la morale à deux faces qui réserve toutes ses indulgences pour les fautes masculines, tandis qu'elle sévit impitoyablement contre les erreurs féminines, cessera avec l'avènement de la « mystique scientifique ». Et M^{me} G... est persuadée et elle nous assure que, de ce jour, la question féministe, cette branche importante de la sociologie, sera résolue.

Son chapitre sur « l'Amour » est fort beau. Nous y découvrons l'âme, la clef de sa théorie. Mais je lui préfère la seconde partie du livre où, avec une argumentation serrée et bourrée d'exemples, l'auteur nous démontre tour à tour que « pour préconiser l'amour libre, il faudrait avant tout admettre le « principe qu'il oblige surtout l'homme par le sentiment sacré de « l'honneur » ; et nous affirme que la femme peut et doit être affranchie de l'esclavage sexuel » en acquérant le droit, la liberté de refuser ou d'accepter la maternité. Elle exhorte ses pareilles à la solidarité et dans un dernier

chapitre, demande que la mère, lésée en vertu de nos mœurs familiales dans ses droits les plus sacrés, reprenne vis-à-vis de ses enfants une place égale, juridiquement parlant, à celle du père.

Certains des chapitres de ce livre — ceux surtout sur le libre refus et la libre acceptation — ne paraîtront d'une audace très grande que parce qu'ils sont empreints d'une logique profonde, d'une logique de cœur, contre laquelle proteste, au nom de la routine et de l'égoïsme, notre logique stupide, lâche et froide.

Lisez-le, vous tous qui êtes accessible à ces deux grandes influences qui se partagent l'âme humaine : la logique et la pitié. Et vous vous sentirez, mesdames, plus vaillantes, et vous messieurs, tout amendés d'avoir passé quelques heures en compagnie d'une intelligence lumineuse, mise au service d'un cœur de femme enthousiaste et bon.

A. GAUDELETTE.

Animisme et Spiritisme, par AKSAKOF, Conseiller d'État de S. M. l'Empereur de Russie, 1 vol. 700 pages. Prix: 20 francs.

Nous savons tous quelle profonde estime il convient de professer à l'égard de la phalange des Pionniers du Spiritualisme moderne. Parmi ces maîtres vénérés, l'une des premières places appartient au célèbre AKSAKOF, Conseiller d'État de S. M. l'Empereur de Russie. Son ouvrage, *Animisme et Spiritisme* est un des piliers solides sur lesquels fut édifiée l'œuvre nouvelle.

La dénomination que porte la vaste compilation d'AKSAKOF est une des plus heureuses. L'animisme comprend tous les phénomènes dont la source principale réside dans l'influence personnelle du médium, sans intervention des invisibles, et le Spiritisme proprement dit traite des relations évidentes entre le monde invisible et le monde occulte, partie essentielle au point de vue de la certitude de ses relations, basée sur un ensemble de faits rigoureux.

Les quatre premières éditions, quoique tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, étant complètement épuisées, la Librairie des Sciences Psychiques vient d'en faire paraître une cinquième. Les trésors scientifiques qui sont contenus dans cet excellent ouvrage en font presque une relique pour ceux qui le possèdent. Son utilité est incontestable au moment précis où la science officielle, qui a fait si longtemps la sourde oreille, s'intéresse enfin au Spiritisme.

Psychologie morbide, Croyances fixes, Erreurs, Hallucinations, Suggestions, Vésanies collectives, par Le D^r E. DUPOUY.

S'inspirant des récents travaux de Curie, G. Le Bon, Crookes, de Rochas, Becquerel, Blondlot, etc., sur la radioactivité de la matière, le D^r Dupouy a

cherché les rapports pouvant exister entre le rayonnement fluidique du corps humain et les manifestations psychiques, au point de vue physiologique et pathologique.

L'auteur a eu particulièrement pour objectif, dans son nouvel ouvrage, de rattacher à la psychologie morbide, les croyances fixes, les erreurs, les superstitions des collectivités, au même titre que les illusions, les hallucinations, les vésanies générales, — tous ces phénomènes se produisant sous la même influence de la contagion, des suggestions, de l'automatisme nerveux.

Ce livre intéresse donc les physiologistes, les psychologues, et le grand Public au courant de la science moderne.

Un beau vol. in-16, *franco* : 3 fr. 50.

Le Spiritisme avant le nom, par ROUXEL, br. in-8° 30 pages.

Prix 0 fr. 50.

On croit généralement que le Spiritisme n'a aucune racine dans le passé si ce n'est dans l'imagination malade des sorciers et des exorcistes ; que c'est une invention américaine toute récente, introduite en France, revue, augmentée et systématisée par ALLAN KARDEC vers 1860.

La vérité est que le spiritisme est de tous les temps et que, notamment, dans la première moitié du XIX^e siècle, beaucoup de savants, en France et ailleurs, sans se concerter, sans même se connaître, ont observé tous les principaux phénomènes dits spirites. Leurs observations et réflexions à ce sujet sont consignées dans des ouvrages que M. ROUXEL, l'auteur bien connu des *Rapports du Magnétisme et du Spiritisme* et de *l'Histoire et philosophie du magnétisme*, — résume dans ce court et substantiel opuscule :

LE SPIRITISME AVANT LE NOM

Ces constatations prouvent une fois de plus que, si ALLAN KARDEC et ses disciples sont, comme on le dit communément, des excentriques, des déséquilibrés, des illuminés, des hallucinés et surtout des charlatans, ils le sont en nombreuse et bonne compagnie.

Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage, non seulement aux spirites, mais aux théologiens et aux savants matérialistes, afin qu'en le réfutant ils sauvent du naufrage qui les menace leurs dogmes religieux et leurs systèmes scientifiques.

DU MÊME AUTEUR

Réimpression de son important volume *Rapport du Magnétisme et du Spiritisme*. Grand ouvrage in-4° de 350 pages. Prix : 4 francs, *franco* : 4 fr. 50.

Dans la *Revue* d'avril paraîtra un compte rendu de cet ouvrage.

Mes Pensées, petits poèmes en prose, par M^{me} M. P. NÉVA.

1 vol. Prix : 3 fr. 50

« Mon âme chante sans règles apprises, tout simplement ce qu'elle ressent. » Telle est l'épigraphie que M^{me} M. P. NÉVA place au frontispice de son recueil de petits poèmes en prose; l'auteur nous donne ainsi à entendre que :

Ses négligences sont ses plus grands artifices.

La sincérité et la simplicité littéraires sont, à notre époque, de trop rares qualités pour qu'on ne les salue pas au passage.

La poésie est une des voix de notre âme profonde, elle offre ceci de commun avec la musique, que les mots, — ces notes du langage parlé — y prennent en vertu de la notation mélodique du rythme et de la rime, une valeur relative spéciale et évoquant au delà de la pensée exprimée.

M^{me} NÉVA s'en rend si bien compte qu'elle donne un aspect versifié à certains de ses poèmes en prose et parsème d'assonances sa prose poétique.

Ce livre se lira avec infiniment de plaisir. L'Auteur nous y présente de charmants sujets de poèmes et de gracieuses idées qui ne perdent rien de leur séduction à ne pas être revêtus de la tunique consacrée.

L'Être Suprême et ses Lois, Œuvre médianimique signée : BARON DU POTET. Prix : 0 fr. 60.

Cet ouvrage a été obtenu dans des conditions qui rappellent un peu l'œuvre effectuée, *post-mortem* par le célèbre DICKENS. La préface en relate les détails, et la table des matières, écrite, comme premier essai psychique, par un médium qui ne possède qu'une instruction élémentaire, suffira à attirer l'attention des lecteurs.

Ils trouveront dans cet ouvrage un ensemble de notions substantielles exposées avec simplicité et précision.

Nous recommandons tout spécialement cette œuvre scientifique à l'attention du public.

Un jeune homme spirite (30 ans) ayant beaucoup voyagé et possédant la connaissance de plusieurs langues orientales, annamite, japonais, arabe, etc., cherche des travaux de traduction ou correction (scientifiques ou littéraires). Accepterait situation à l'étranger.

S'adresser aux bureaux de la Revue Spirite.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.